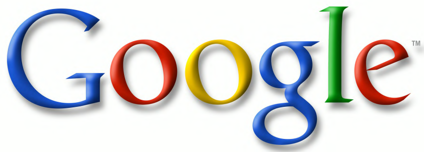



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA NUS TIO ILLU MEA

[illegible]

HEUR ET MALHEUR,

ROMAN FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

Heure et Malheur.

T. 1 Pag 119.



Elle me mystifie je crois. — Il ne s'en apperçoit pas !

Chaillou. Mariage.

HEUR ET MALHEUR,

OU

TROIS MOIS

DE LA VIE D'UN FOL ET DE CELLE D'UN SAGE,

ROMAN FRANÇAIS;

SUIVI DE DEUX

SOIRÉES HISTORIQUES;

Par l'Auteur du Nouveau Diable Boiteux.

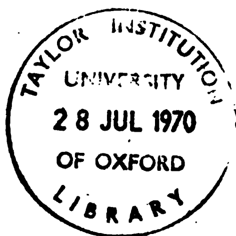
Une morale nue apporte de l'ennui.
LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BUISSON, libraire, rue Haute-Feuille, nº. 23;
Et BARBA, libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, nº. 51, et galerie neuve, nº. 14.

AN XIV. — 1806.



PRÉFACE

OU

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE.

Si l'honnête critique qui m'a toujours honoré de quelques injures privilégiées se gonfle, souffle, tempête..... je rirai de voir tous les vents de la caverne

déchaînés pour abymer..... une coquille de noix.

En lui abandonnant la forme d'une bagatelle qui, l'œuvre de quinze jours, en comptera autant d'existence, je dois en défendre le fond; l'objet de cette esquisse est moral; j'ai pris mes personnages dans l'ordre de la vie commune: j'ai voulu montrer que tel à qui tout réussit pouvait être très-malheureux, et que tel autre pouvait, en dépit de la fatalité acharnée à

l'accabler, faire non-seulement son propre bonheur, mais encore celui des autres.

L'auteur avoue qu'il a trouvé le modèle de tous ces caractères dans *la société*, à l'exception de celui de Belmont.

HEUR ET MALHEUR,

ROMAN FRANÇAIS.

CHAPITRE PREMIER.

La Surprise.

MONSIEUR Belmont se promenait avec sa famille sur la route de Dourdan; il donnait sans affectation une leçon de géométrie au jeune Alexis, et s'interrompait pour embrasser Stéphanie qui plaçait sur la tête de son père les fleurs des champs qu'elle avait cueillies. Tout à coup une voiture s'arrête, un inconnu jette un cri de joie et se précipite dans leurs bras. « C'est « lui! — C'est toi!... » — « Mon cher Dor« san! — Mon cher Belmont!... » — « Que « je t'embrasse encore!... — Charmans

« enfans, comme ils sont grandis! —
« Embrassez votre cousin, petite. —
« Mon ami, c'est un véritable bouton
« de rose! — Et que respecterait un
« autre Lovelace, mon cher Dor-
« san. Vous êtes peu changé. — Vous
« l'êtes beaucoup.—Les travaux m'ont
« vieilli. — L'insouciance m'a rajeuni.
« — Toujours le même. — Toujours.
« Les dix ans qui viennent de s'écou-
« ler ressemblent pour moi à un songe
« douloureux dont je conserve à peine
« le souvenir. — Vous ne serez donc
« jamais plus sage? — Et pourquoi?
« —Pour être plus heureux. —Tiens,
« Belmont, tu parles comme un livre;
« ta gravité me divertit; mais dans
« ce moment je n'ai besoin que d'un
« souper et d'un lit. — Alexis, courez
« avec Stéphanie donner les ordres
« nécessaires; il y aura fête ce soir au
« château. — Vous êtes un homme
« charmant! » Monsieur Belmont se

pencha alors vers Alexis et ajouta : « Vous céderez votre chambre dont « la vue est si riante. » Alexis prit un air boudeur. « Vous ferez mettre un « lit pour vous dans le cabinet auprès « de la chambre de votre sœur. » — Auprès! j'en suis bien aise, dit Alexis en sautant, et il s'éloigna rapidement pour rejoindre Stéphanie qui le gronda doucement de l'avoir fait attendre.

Cependant Dorsan, après avoir fait une pirouette et ajusté les plis de son jabot, adressa négligemment cette question à Monsieur Belmont, qui, plongé dans une rêverie religieuse, contemplait les derniers rayons d'un beau soleil couchant : « Comment vi- « vez-vous ici, mon cher ? — En amant « de la nature, occupé de la culture « de mes terres, de l'éducation de « mes enfans, et du bonheur de tout « ce qui m'entoure. — C'est très-esti- « mable assurément ; mais les femmes,

« voilà l'essentiel, voilà ce qui m'oc-
« cupe, moi; les femmes, qu'en faites-
« vous ici? — J'en aimai une seule....
« elle n'est plus!.... nulle n'existe
« pour moi. — Ce que tu me dis là
« est du dernier dramatique. Tiens,
« mon cher Belmont, prends-y garde,
« tu deviendras philosophe, si tu ne
« l'es déjà. Mais avec ces sentimens-
« là tu me feras mourir d'ennui. —
« Dorsan, votre légèreté m'afflige...
« Je n'accuse que votre esprit...—Ah!
« rends justice à mon cœur!...—Mais,
« dis-moi donc, avez-vous ici quel-
« ques provinciales à former, quelques
« beautés bien gauches?... Eh! que
« vois-je? quels minois charmans! un
« peu hâlés cependant. Comment! ils
« me font, je crois, des révérences.
« Ah! je ne m'attendais pas à cette
« galanterie. — Mon ami, prenez au
« moins l'attitude de votre dignité. »
On vit alors défiler en très-bon ordre

une compagnie de gardes-chasse : ils voulurent essayer une décharge, mais presque tous les fusils ratèrent, ce que Dorsan trouva très-maladroit. Un groupe de jeunes paysannes succéda et lui présenta des bouquets : elles rejetèrent son argent et ses cadeaux; ce que Dorsan trouva très-irrespectueux.

Cependant il avance sous un berceau : Alexis et Stéphanie l'avaient orné de guirlandes. C'est là que le souper était servi sur une table rustique, mais parsemée de fleurs. On s'assied; les oiseaux faisaient entendre leurs derniers gazouillemens, qu'accompagnait le murmure d'un ruisseau où l'on avait mis rafraîchir les vins. On apercevait dans le fond du paysage les groupes des pâtres et des laboureurs qui rentraient dans leurs chaumières après avoir terminé leurs travaux. Tout respirait l'innocence,

la joie et le bonheur. Le crépuscule répandait sur tous ces objets une teinte mélancolique et douce. « O mon père ! « s'écria Stéphanie, que ces bonnes « gens doivent t'aimer, ils... — Ma « chère Stéphanie, occupez-vous de « votre nouvel hôte. — Je vous en- « tends, dit alors Dorsan ; (et il lui « baisa la main qu'elle retira) je vous « entends ; notre cher Belmont est « toujours un héros de bienfaisance. « — Oui, Monsieur, répondit Sté- « phanie avec sécheresse. — Il se ruine « pour les autres. — Oui, Monsieur. « — S'il oblige des ingrats il a tort. — « Oui, Monsieur. » Belmont sourit alors. Dorsan venait d'apercevoir un papier sous sa serviette ; il l'avait ouvert avec une agitation marquée. Après l'avoir parcouru, il se précipite dans les bras de Belmont : « Hé bien ! voilà « un de tes tours ! d'honneur, il n'y « a que toi au monde qui sois capable

« d'un trait pareil. Ainsi le bien de
« mes pères.... — T'appartient. —
« Tout est payé? — En voici les quit-
« tances. — Mon ami, nous compte-
« rons.... dès que j'aurai de l'argent.
« — Comme il vous plaira. Mais il est
« tard; vous devez être fatigué; je
« vais vous conduire à votre chambre.
« — Daignerez-vous m'expliquer com-
« ment... — Contentez-vous de savoir
« que vous étiez attendu ici. »

CHAPITRE II.

Les Caractères.

DORSAN se leva avec l'aurore pour chasser, et Belmont pour visiter un infortuné. Ils se rencontrèrent au détour d'un bocage. « J'en suis fâché « pour lui, disait Belmont qui parlait « seul et avec chaleur. — Qu'avez- « vous, mon ami? s'écria Dorsan. — « Vous m'avez entendu : j'acheverai « donc; il s'agit, au surplus, d'une « bagatelle. On me fait une chicane « relativement à une lisière de ter- « rain; il m'en coûtera douze arpens: « mon intention était d'abandonner à « ce pauvre homme, qui est père de « famille, l'étendue de cinquante ar- « pens. Il veut n'en avoir que douze, « j'en suis fâché pour lui. — Il faut

« que je vous gronde. Vous obligez « indiscrètement. On vous trompe, « on se moque de vous. — Monsieur « Dorsan!... — Hé bien! monsieur « Dorsan est un assez mauvais sujet « qui a du moins la franchise d'en « convenir, et l'impertinence de vous « le dire. J'accepte vos bienfaits, mon « ami, parce que j'en ai besoin; mais « ils m'étonnent. — Asseyons-nous à « l'ombre de cette haie d'aube-épine « et d'églantiers.... — A une condi- « tion, mon cher Belmont : trève de « morale, s'il t'est possible. — Mon « ami, j'ai été autrefois l'obligé de « votre père. — Que m'importe? — « Plus que vous ne pensez. — Depuis « ce tems je ne vous ai jamais perdu « de vue. — Jamais. — J'ai même ré- « paré quelques-uns de vos torts. — « Vous avez eu beaucoup à faire. — « Si du moins ils étaient les derniers! « — Voilà ce dont je ne puis vous

« répondre. — Ah, Dorsan!... —
« Excellent Belmont!... Du moins je
« ne puis te tromper. Quelle bizarre
« destinée a pu rapprocher deux êtres
« aussi éloignés par leur caractère!
« Tu crois à la vertu de tout le monde;
« et moi, la tienne exceptée, je ne
« crois à aucune : tu ne vis que pour
« les autres; je ne vis que pour moi...
« — Arrêtez, insensé... — Grâce de
« sermons... — Un seul mot. Ce n'est
« pas avec des discours que je com-
« battrai vos maximes, Dorsan; j'en
« appelle aux faits. Avez-vous toujours
« été heureux? — Toujours : mais
« non. — Je vais plus loin. Vos jouis-
« sances sont des supplices, l'agitation
« de votre vie un tourment. — Je n'en
« conviens pas; et je rétorque l'argu-
« ment. Votre philantropie est chi-
« mère; vos sentimens ne sont que
« des travers honnêtes dont vous se-
« rez, dont vous êtes peut-être déjà

« puni par des malheurs réels. — Terminons, dit monsieur Belmont en « se levant; l'entretien dégénère en « aigreur. Sachez seulement, mon « ami, et puisse cette prédiction ne « se réaliser jamais! que ce que vous « appelez votre bonheur ne sera « qu'une longue infortune; tandis « que, par ma tournure de pensée, je « saurai toujours faire éclore quelques fleurs sur les précipices même « où je puis tomber.

« — Avez-vous des bals dans vos « cantons. J'ai besoin de danser pour « me délasser. — Il y a bal ce soir « chez madame de St.-Albans; mais « sa société.... — Me conviendra, j'en « suis sûr. — Mon amitié doit vous « prévenir sur le caractère des personnes que vous y trouverez. — Hélas! « mon cher Belmont, tu ne te connais nullement en caractères; d'un « coup-d'œil je démêlerai tout cela, et

« je t'en rendrai compte. » Monsieur Belmont porta la main sur ses yeux comme un homme profondément affligé. Un lièvre vint à partir en cet instant; Dorsan reprit son fusil, et se mit à le courir. Belmont, surpris de rester seul, ôta lentement la main qu'il tenait appuyée sur son front: il sentit une larme couler entre ses doigts, et après un soupir : « Il n'est « pas tems de lui dévoiler le secret « de famille dont je suis dépositaire. « Veillons encore sur sa jeunesse éga- « rée, et sauvons-le, s'il est possible, « de lui-même. — Ah, mon frère! « Comme il est triste » dit Stéphanie en s'approchant. Comme il est triste! répéta Alexis; et ils se jetèrent dans ses bras, et le caressèrent. « Mon frère, « il n'a plus de chagrin, s'écria la « naïve Stéphanie. — Non, mes en- « fans, je n'en ai plus dès que je vous « embrasse. » Ils se mirent à sauter.

Monsieur Belmont était attendri, et pour dissimuler son trouble il jouait avec eux; il s'arrêtait pour leur développer la structure des plantes qui s'offraient sous leurs pas.



CHAPITRE III.

Le Tombeau.

ILS étaient parvenus à une espèce d'Elysée, au centre duquel était placée une urne. On ne voyait pas à l'entour ces arbres de deuil que recherche une douleur fastueuse ; le cyprès et le saule pleureur : des guirlandes de roses et de violettes serpentaient autour d'un simple monument ; un berceau d'arbres fruitiers le couronnait, et une source pure, emblême de la bienfaisanee, jaillissait à ses pieds.

Les rayons du soleil, alors dans toute sa splendeur, glissant à travers le feuillage, illuminaient ce tombeau, sur lequel cette auréole semblait dé-

poser la couronne de l'immortalité, tandis que le chœur des rossignols remplissait les airs d'hymnes mélodieux.

A cet aspect, ému d'un sentiment religieux, Belmont et les enfans tombent à genoux : « O Dieu! fais qu'ils « ressemblent toujours à leur mère!... « O mon cher Alexis! ô ma chère « Stéphanie! elle vous a laissé l'exem- « ple de toutes les vertus. Elle ne « vécut que pour faire le bien. Il n'y « a pas aux environs une chaumière « qu'elle n'ait enrichie de consola- « tions et de secours. Les habits du « pauvre, la toile qui enveloppe le « nouveau né, le tissu dont la chaleur « réchauffe la vieillesse, étaient l'ou- « vrage de ses mains. Simple et ren- « fermée dans le cercle des devoirs « domestiques, elle a passé sur la terre « comme ces zéphyrs du printems dont

« l'on ne reconnaît la trace que par le
« parfum qu'elle exhale.
« Mes chers enfans, n'oubliez ja-
« mais cette maxime qui fut la base
« de toute notre conduite : *on ne*
« *jouit sans crainte et sans remords*
« *que du bien qu'on fait aux autres.*
« Il n'y a que ce bonheur de réel;
« tout le reste est fugitif, tout peut
« nous être enlevé, tout, excepté le
« plaisir qui suit une bonne action.
« Voilà pourquoi, mon père, s'écria
« Alexis, je te vois plus heureux lors-
« que tu donnes que les autres lors-
« qu'ils reçoivent. — Mes amis, con-
« tinua monsieur Belmont, nous allons
« quitter cette demeure... — Que j'ai-
« mais tant, dit en pleurant la naïve
« Stéphanie, où l'arbre qui porte le
« nom d'Alexis s'élève à côté du mien,
« où reposent ces cendres sacrées... —
« As-tu pu croire, ô ma chère Sté-
« phanie! que je m'en séparerais ja-

« mais?...Nous emporterons avec nous
« cette urne qui doit attirer les béné-
« dictions du ciel sur la terre qu'elle
« habite. Viens, Alexis; aide-moi
« à porter avec respect ce fardeau
« pieux, et dirigeons nos pas vers la
« métairie qui borde ces terres. »

Déjà ils commençaient à écarter les fleurs qui couvraient le monument, et à l'ébranler, lorsque les paysans répandus dans la campagne accourent pour s'opposer à ce dessein. Les femmes, les vieillards, les enfans forment un cercle à l'entour du tombeau. Tous racontent ce qu'ils doivent à leur bienfaitrice. La vue de ce monument, dit l'un, me soutient au milieu des chaleurs de la moisson; il me semble que cette femme, ou plutôt que cet ange me regarde et m'encourage. Et moi, dit l'autre, j'ai remarqué que depuis ce tems mes récoltes étaient plus abondantes. C'est que son esprit,

s'écria une vieille femme, revient dans ces lieux. On le remarque toujours au milieu des nues lorsqu'une belle aurore annonce un jour pur. — « Mes
« amis, dit monsieur Belmont attendri, mes chers amis! loin de vous
« quitter, elle se rapproche de vous.
« Cette métairie qui s'élève au centre
« des vôtres, et où j'avais depuis longtems préparé ma retraite, va nous
« rassembler tous. Je rends cette propriété à son ancien maître; et moi,
« devenu simple cultivateur comme
« vous, je me réjouis d'un changement qui me confond avec vous
« davantage, qui fait de nous une
« seule famille... — Dont vous serez
« toujours le père. — Toujours, mes
« enfans. »

Aussitôt tous poussent un cri de joie; loin de s'opposer au travail commencé, chacun y met la main. On abat des branchages, on en forme un

support, on jonche la route de fleurs; on voit en un instant se déployer une pompe nouvelle et religieuse. Alexis et Stéphanie marchent à la tête, chargés du dépôt sacré. Monsieur Belmont suit en pleurant; des groupes de cultivateurs les accompagnent. Les mères attendries montrent ce spectacle à leurs enfans, et les épouses s'appuient tendrement sur leurs époux, qui jurent en cet instant d'imiter le modèle touchant qu'ils ont sous les yeux.

Les ébats de la jeunesse folâtre sont suspendus; partout la modestie, le recueillement : et tel est l'empire de la vertu véritable, que chacun en cet instant se sentit disposé à devenir meilleur. On n'éprouvait point une tristesse douloureuse; mais on s'abandonnait à cette douce mélancolie qui vous dispose et vous mène par l'attendrissement aux sentimens bons et généreux. Chacun ne méditait, ne

respirait que le bien, et était heureux de cette seule pensée. Le silence universel n'était interrompu que par les exclamations de la reconnaissance; et comme si la nature elle-même eût pris plaisir à embellir cette scène, elle versait sur tous les objets cette clarté mystérieuse qui les rend plus touchans. Tantôt des nuages légers voilaient les ardeurs du soleil; tantôt ses rayons formaient une gloire : un vent doux répandait dans les airs l'encens des plantes balsamiques.

On aperçoit enfin la métairie. C'était un corps de logis simple, couronné d'un bois, entouré de vertes prairies; elles étaient formées par des collines couvertes de vignes, au pied desquelles s'étendaient de riches moissons.

Arrivés à la hauteur du bois, on plaça l'urne vers l'orient, sur un tertre de verdure ombragé par des sorbiers et des acacias. L'étoile du soir se le-

vait, les oiseaux la saluaient par leur gazouillement faible et doux : le cortège se prosterna en silence.

Dans cet instant Dorsan passa : il venait de consulter le *Journal des Modes*. Il avait calqué son costume sur celui de la gravure la plus ridicule. Il ne marchait point ; il sautillait sur la pointe du pied : il craignait surtout qu'un zéphyr trop folâtre ne dérangeât le tour heureux et pittoresque des anneaux ondoyans de sa chevelure. Il aperçut de loin cette cérémonie solennelle, haussa les épaules, se mira dans le ruisseau voisin, et courut au bal en fredonnant quelques phrases d'une ariette libertine ; tandis que monsieur Belmont, appuyé sur ses enfans, entouré de villageois qui le bénissaient, prenait le chemin de la modeste métairie.

CHAPITRE IV.

Le Bal.

Un billet de Dorsan avait déjà instruit madame de St.-Albans de son arrivée. Il s'annonçait comme un noble propriétaire rentré dans ses antiques et riches possessions. « Il ne lui manquait « plus pour être le plus heureux des « hommes, ajoutait-il, que de re- « trouver au sein d'un voisinage aima- « ble tous les charmes d'une société « qui seule avait conservé cette fleur « de bon ton devenue aujourd'hui si « rare. » De son côté, madame de St.-Albans lui avait répondu: « Qu'elle « était enchantée d'apprendre qu'il y « avait enfin dans les environs des « personnes que l'on pouvait voir;

« qu'elle avait été jusqu'à ce moment
« réduite à un cercle insipide de lourds
« parvenus, de bourgeois enrichis, et
« qu'elle préférait cependant à un pé-
« dant tel que Belmont, dont, au reste,
« monsieur Dorsan devait se défier;
« que ce soir l'élite de la province se
« rassemblait chez elle, et qu'elle se
« trouverait heureuse de le présenter
« à des femmes infiniment aimables. »

Ce billet tourne la tête de Dorsan; il arrive, ou plutôt il se précipite comme un tourbillon chez madame de St.-Albans. Toutes les beautés y étaient sous les armes. L'éclat des flambeaux, la recherche d'une parure élégante, ajoutaient à la séduction de leurs charmes demi-nus. Chaque mouvement révélait quelques appas, soit que la gaze limpide et voltigeante s'éloigne, soit qu'elle se rapproche des contours, qu'elle accuse et qu'elle trahit: chaque attitude peint

et promet la volupté. Un incarnat plus vif brille sur les joues enflammées, sur les lèvres épanouies des danseuses. Tantôt la mollesse fait languir leurs pas, tantôt le desir les précipite : on se prend, on se quitte, on s'égare; les mains caressantes errent autour d'une taille charmante, comme les bras du lierre qui embrasse l'ormeau. Un contact intime et délicieux vous transmet les douces palpitations du sein dont l'essor trouble vos regards, tandis que vous aspirez l'encens de la violette qui les parfume, et le baume de l'haleine encore plus douce qui vient effleurer votre bouche.

Dorsan lorgna un instant ces groupes, et vint se jeter sur un sopha auprès de madame de Saint-Albans, après un salut fort leste et des mines fort impertinentes qui lui attirèrent le sourire le plus étudié.

Il est tems de faire connaître ma-

dame de St.-Albans. Elle entrait dans cet âge où le goût de l'intrigue succède à celui des plaisirs; où la soif des richesses remplace celle des voluptés. Le soin de sa parure lui rendait une partie de l'éclat dont les ans avaient dépouillé ses charmes; et celui de sa conversation, facile, légère, étincelante de traits inattendus, couvrait les vices d'un esprit aussi séduisant que pervers Elle possédait d'ailleurs toutes ces nuances fugitives et délicates d'un ton que peut seule donner l'habitude du grand monde. Elle y avait passé sa vie. On l'avait vue dans toutes les cours de l'Europe, d'abord en qualité d'actrice, ensuite comme une de ces femmes auxquelles on donne un train, un état de maison, un nom même, sans pouvoir jamais leur donner de la considération. Enfin, après avoir ruiné un baron allemand, elle prit, faute de mieux, le titre de sa baron-

nie, passa en France, où, ruinée à son tour par un musicien français, elle ne devait son existence qu'à son génie particulier pour ce qu'on appelle les affaires. Cette disposition d'esprit et le besoin lui avaient donné un ami dans la personne de monsieur Astur, honnête praticien, qui avait acheté à bas prix d'un de ses cliens nécessiteux, mais sous le nom de madame de St.-Albans, la maison dont elle faisait momentanément les honneurs.

Monsieur Astur, quoiqu'il ne s'y présentât qu'en qualité de voisin et d'ami, avait besoin d'être rappelé à chaque instant par madame de Saint-Albans au sentiment des convenances qu'il violentait étrangement par l'habitude de son importance et par le sentiment de la propriété. « Quel est, « dit-il familièrement à madame de « St.-Albans, cet élégant jeune homme « qui s'établit ici? — Monsieur, lui

« dit madame de St.-Albans en lui « lançant un regard très-significatif, « et avec toute l'attitude d'une prin- « cesse de théâtre outragée, Monsieur, « présentez vos respects à monsieur « Dorsan, l'ancien seigneur et au- « jourd'hui le propriétaire du châ- « teau qui confine au mien. » Astur s'inclina en faisant la grimace.

« Quel est, dit à son tour Dorsan « qui n'avait point entendu la pre- « mière interrogation, quel est cet « homme gauche et lourd qui est « placé dans ce bal comme un épou- « vantail? — C'est un très-honnête « homme, répondit madame de St.- « Albans, une manière d'intendant, « d'homme d'affaires que j'ai pris à « mon service. Il est très-lourd, à la « vérité, mais pour gauche il ne l'est « pas du tout. — Mon ami, reprit « Dorsan, je vous serai utile, et vous « pouvez le devenir pour moi; je vous

« consultérai sur quelques affaires.
« Madame prétend que vous êtes tout
« à la fois un très-honnête homme et
« un homme très-habile. Je n'en crois,
« mon cher, que la moitié. » Astur
s'inclina une seconde fois, et alla s'asseoir plus loin.

« Pourriez-vous me dire, Madame,
« reprit Dorsan en se penchant,
« pourriez-vous me dire quelle est
« cette brune aux yeux bleus, au
« sourcil noir, et dont ce genre de
« beauté.... — Semble annoncer la
« duplicité. — Ah! de la méchanceté;
« vous êtes charmante! — Et vous
« bien distrait. — Ah, Madame! c'est
« qu'elle bat des entrechats comme
« Vestris. Et vous la nommez?... —
« Julie. — D'honneur, je crois que ce
« sourire s'adresse à moi. — A tout
« le monde. — C'est bien à moi... Elle
« est divine! Ah! quelle est cette
« blonde aux longues et languissantes

« paupières?... — Ma nièce, l'inno-
« cente Cécile. — Que d'animer cette
« belle mais un peu froide statue serait
« doux !.... — Et difficile. — Vous
« croyez? — Sa sensibilité sommeille
« encore. — Vous ne sauriez croire
« combien vous m'enchantez. Ah !
« tenez, elle rougit. — C'est qu'elle
« vous a entendu. — Hé bien, ce que
« vous dites là est du dernier vrai. Je
« vous trouve adorable aujourd'hui. —
« Aujourd'hui? — Mais c'est le premier
« jour où je vous vois, où je vous
« adore, où... (reprenant sa lorgnette)
« Cette femme qui vient d'entrer est
« vraiment délicieuse ! — Toutes vous
« plaisent, Monsieur. — Une seule
« m'intéresse, Madame. » En disant ces mots, monsieur Dorsan se leva d'un air avantageux, et, s'avançant vers la belle Elmire, il lui présenta la main pour la contredanse qui se formait. Il se trouvait en face de Julie, et croi-

sait la petite Cécile. De tous les maîtres qu'avait eus Dorsan, le seul avec qui il eût fait quelques progrès, était un maître des ballets de l'Opéra. Sous ce seul rapport, son éducation avait été achevée, et c'était à la légèreté de ses pieds qu'il devait celle de sa tête. Une taille dégagée, une figure noble qu'il savait faire valoir, tous ces dons extérieurs qui captivent les premiers regards les avaient fixés sur lui. Il se recueillit un instant avec dignité, comme pour méditer un essor plus sublime; il le prit, et toute la salle retentit d'un murmure flatteur. On se pressa en cercle pour l'admirer de plus près. Les hommes, humiliés par la comparaison, cherchent à le critiquer, et ne savent qu'applaudir; les femmes s'animent, se disputent ses regards; leur chaîne voluptueuse l'enlace, et forme un tableau digne des pinceaux de l'Albane.

La nuit s'écoule dans ces plaisirs. Dorsan se retira au lever de l'aurore, occupé de quatre rendez-vous qu'il venait de recevoir.

CHAPITRE V.

Les Confidences.

Il était midi lorsque Dorsan sonna. Un laquais entre et tire les rideaux. — « Faites avertir monsieur Belmont. — « Il n'habite plus cette maison. — Que « dis-tu? — Je vous dis, Monsieur, « qu'il n'habite plus cette maison. — « Depuis quand? — Depuis que vous « l'occupez. — Singulière délicatesse! « Cet homme est vraiment original!... « Qu'on me serve mon chocolat. — « Oui, Monsieur. » Et tandis qu'il déjeûne plein d'appétit et d'espérance, il se livre à la joie la plus folle. « Trom- « per quatre femmes à la fois, quel « brillant début! quelle suite d'aven- « tures promet ce premier pas! Ah! « monsieur Belmont, monsieur Bel-

« mont, homme honnête, mais en-
« nuyeux, mon cher et respectable,
« très-respectable philantrope, je ne
« changerais pas les délices de cette
« journée contre l'insipidité de celle
« que vous allez passer. »

Il allait continuer lorsque le laquais annonça monsieur Belmont. « Je suis
« ravi de vous voir, mon féal... Mais
« qu'est-ce, vous avez l'air de me
« bouder, parce qu'au lieu d'avoir
« l'esprit de votre âge j'ai celui du
« mien. Sérieusement je suis déses-
« péré de vous voir quitter cette mai-
« son; je l'aurais volontiers partagée
« avec vous; vous m'auriez laissé les
« petits appartemens, le boudoir, le
« salon; vous vous seriez emparé du
« reste et des bois, où vous auriez vécu
« à votre fantaisie, c'est à dire en
« loup-garou. C'est pourtant dom-
« mage, car vous avez d'excellentes
« qualités, faites pour briller sur le

« grand théâtre du monde. Tenez,
« je veux vous former et vous pro-
« duire. — Je suis venu pour vous
« faire connaître en détail votre pro-
« priété, pour vous mettre au fait de
« vos revenus et de votre dépense. —
« Connaissons d'abord l'état des re-
« venus. — Voulez-vous faire un tour
« de promenade? — J'entends; la
« promenade du propriétaire, n'est-
« ce pas? Plus elle sera longue, plus
« elle me sera agréable. — N'êtes-vous
« point fatigué? — Très-peu; j'ai
« dansé toute la nuit. — Il faut mé-
« nager votre santé. — J'aime mieux
« en abuser. — Visitons d'abord l'in-
« térieur de la maison. — Il m'a paru
« gothique. J'écrirai à Percier pour
« avoir des plans de décoration, et à
« Jacob pour avoir des meubles. Il n'y
« a que ces modernes-là pour faire de
« l'antique. — Mais la dépense! l'in-
« commodité! — Mais le goût, mon

« cher, le goût; cela est avant tout. On « se gêne, d'accord; mais on est élé- « gant. — Vous conserverez du moins « ces plantations; vous avez joué dans « votre enfance sous ces beaux arbres. « —Qui enrichiront mon adolescence. « Je les fais couper, et à la place j'éta- « blis les plus jolis petits bosquets sur « le modèle de ceux de Tivoli. — « Daignez m'entendre : ces bois ne « peuvent être en coupe réglée que « dans cinq ans. — C'est un siècle, et « j'ai hâte de jouir. — Le produit de « cette coupe bien employé suffirait « pour amener un ruisseau qui fer- « tiliserait vos prairies. — Que dites- « vous! nous en ferons une cascade « qui tombera sur des rochers.—Avec « l'argent que vous coûtera un nouvel « ameublement vous bâtiriez vingt « chaumières où l'on bénirait votre « nom. Mon cher Dorsan, écoutez- « moi comme un père : je ne cesserai

« Quelle situation plus avantageuse que celle d'un riche propriétaire ! Il est placé comme une source d'eau vive et abondante au milieu des campagnes pour les fertiliser. Ici, il relève une mazure abandonnée ; là, il fait dessécher des marais ; plus loin il couronne de bois des montagnes stériles. Tout vit, tout s'anime, tout s'embellit par ses travaux. S'il fonde une manufacture, il augmente à la fois ses revenus avec la population et l'aisance du hameau qui le regarde comme un génie tutélaire et bienfaisant. L'étranger qui arrive dans ces cantons s'arrête avec complaisance ; il admire l'air de bonheur qu'ils présentent. Partout des maisons simples, commodes et riantes, des visages contens, des femmes fraîches, des hommes robustes, des enfans joyeux ; partout le bruit des travaux et les chants de la gaîté.

« Les petites propriétés se multi-

plient dans cet heureux coin de terre; la mendicité hideuse, la pauvreté, le désespoir et tous les crimes qu'ils traînent à leur suite, en sont exilés. La sainteté des mariages y est respectée; le travail, père des vertus, y fait fleurir les mœurs. On y vit plus longtems et mieux qu'ailleurs. Cependant un seul homme, en contemplant ce spectacle de félicité, peut se dire : Voilà mon ouvrage! Osez en essayer, mon cher Dorsan; vous doublerez vos capitaux; vous retrouverez la santé, le calme, le contentement, l'estime publique et la vôtre. — Je vous promets, mon cher Belmont, de tâter un jour de votre systême, mais lorsque j'aurai quarante ans; c'est l'âge des conceptions mûres, des projets estimables. — Continuez donc à vous tromper vous-même, à..... — Et pourquoi voler d'avance des plaisirs à ma vieillesse? Que demandez-vous, mon cher Bel-

mont? Quoi! vous voulez qu'un esprit aussi frivole que le mien donne des fruits dans la saison des fleurs! N'intervertissons pas l'ordre de la nature. Attendez. — Oui, j'attendrai que vous soyez désabusé des chimères qui promettent le plaisir sans le donner jamais; j'attendrai que, vaincu par les remords, par l'ennui, vous veniez demander à la raison, à la nature, à l'humanité des jouissances que vous ne pouvez comprendre, mais qui l'emportent autant sur vos illusions que la lumière du jour sur les météores de la nuit. — Jeune insensé! ah! si vous pouviez savoir.... Mais, non, que ce dernier secret, dont vous n'êtes pas encore digne, demeure dans mon sein. » Et monsieur Belmont se détourna pour essuyer quelques larmes. « Vous-même êtes-vous en délire, mon cher Belmont? Que signifient ce trouble, ces discours énigmatiques, interrompus,

votre conduite enfin? Je crois en vérité que la solitude a un peu brouillé vos idées. Il n'est pas bon que l'homme soit seul. — Oubliez-vous que je vis au sein de ma famille, et que ce ton pourrait m'offenser si je ne vous aimais pas autant que je vous plains? — Pardon, mon cher; mais votre discrétion m'avait piqué; et pour vous donner l'exemple de ce doux abandon qui doit exister entre des amis, je vais vous faire part des aventures qui cette nuit me sont arrivées au bal. — Et songez-vous combien cette confidence est déplacée envers moi? — Je songe que j'ai écouté votre auguste sermon, et qu'à votre tour vous ne pouvez refuser, ne fût-ce que par politesse, d'écouter, mon cher et grave moraliste, le récit de mes folies. »

Monsieur Belmont, toujours fidèle à son rôle d'observateur, et prêt à tirer parti de ces confidences pour ses

desseins secrets, se résigna à prêter l'oreille aux indiscrétions de Dorsan, qui reprit ainsi :

« Madame de St.-Albans, chez laquelle j'ai passé la soirée et même la nuit, mais très-honnêtement, car c'était en présence de cent personnes, est une femme d'un commerce solide, et dont on peut faire une amie désintéressée : je veux dire qu'elle ressemble assez aux juges de la carrière olympique ; elle regarde les courses sans y prendre part ; mais elle apparie les athlètes, et décide des coups en personne grave et d'expérience. On ne va pas chez elle précisément pour elle-même, mais on l'y rencontre avec plaisir. On lui sait gré du soin qu'elle prend de rassembler les plus jolies personnes, sans en concevoir aucune jalousie, ce qui est admirable. N'ai-je pas trouvé les trois Grâces sur ses traces? Elles s'étaient fourvoyées ap-

paremment ; ce jour-là elles portaient les noms de Cécile, d'Elmire et de Julie. Figurez-vous qu'elles dansent comme Psyché et ses deux sœurs. Cécile a le plus joli pied, Elmire les plus beaux bras, et Julie le corsage le plus élégant !... Nouveau Pâris, je tenais la pomme entre ces trois déesses. Que d'avances, que de séductions pour l'enlever ! Je sentais que je me troublais moi-même. L'ivresse de leurs pas voluptueux me gagnait ; je déployai tous les talens que j'ai puisés à l'école de Vestris : je ressemblais au zéphyr qui plane sur les fleurs. On m'applaudit, et l'amour-propre acheva de me livrer des femmes qui ne m'avaient pas vu d'abord avec indifférence.

« Je jugeai d'un coup d'œil ma situation. Il fallait laisser croire à chacune qu'elle était préférée, et cependant n'en négliger aucune. J'avais

observé que Julie était coquette, que Cécile était tendre, et Elmire emportée. Je voulus d'abord, pour mieux m'assurer de leur caractère, semer également les égards entre elles, les protestations vagues. Je baisai la main de Cécile, tandis que je marchais sur le pied de Julie, et qu'un de mes bras s'arrondissait furtivement autour de la taille d'Elmire. Ce que j'avais fait pour maintenir l'équilibre fut précisément ce qui le rompit. Chacune voulut alors s'emparer de moi exclusivement. Dans mon embarras je me réfugiai auprès de madame de Saint-Albans qui se trouvait seule et paraissait fâchée de l'être. J'épuisais auprès d'elle toutes les banalités fades lorsque jouant son rôle avec beaucoup d'habileté : «Monsieur, me dit-elle, je commence déjà à me repentir de vous avoir reçu chez moi ; je vois d'avance le trouble que vous allez établir dans

une société qui fut toujours unie. Nulle de vos démarches ne m'a échappé; vous prétendez séduire à la fois trois femmes mes amies...» A ces mots je me dis tout bas : il serait bien plus piquant d'en séduire quatre; et je redoublai d'attentions pour madame de Saint-Albans, dont je désarmai par degrés le courroux, en lui faisant promettre de m'accorder un rendez-vous pour *le lendemain*. J'avoue que, dans cet instant, j'oubliai son âge pour ne me souvenir que de son amabilité, et elle en avait beaucoup alors.

« Elmire sortait; je trouvai le moyen de m'en approcher, et d'obtenir la permission de lui présenter mes hommages le même jour : en s'éloignant elle me serra la main. Je vous ai dit que Julie était coquette; elle m'appela, me dit cent choses ravissantes et folles, eut l'air de se moquer de ma tendresse, et cependant m'accorda

son bouquet, en me faisant promettre de lui en apporter un autre aujourd'hui. Cécile, qui ne nous avait pas perdus de vue, rougissait, ne savait plus ce qu'elle faisait, et éprouvait une agitation visible dont je suivais de l'œil tous les progrès. Je la laissai quelque tems en proie à un dépit qui m'enchantait et l'embellissait à vue d'œil. J'attendis que Julie se fût retirée, et alors, m'approchant de Cécile, je lui proposai de danser la Gavotte. Elle me refusa d'abord avec une humeur marquée. Loin de me déconcerter, je vantai ses talens, sa grâce inimitable; son maintien plein de volupté et de décence, propre à désespérer ces femmes qui, telles qu'Elmire et madame de St.-Albans, (j'affectais de les nommer) ne connaissaient qu'un abandon beaucoup trop facile, et une attitude beaucoup trop étudiée. Le poison de la louange se glissait dans

l'ame de Cécile, et l'ouvrait aux séductions. Cet enfant naïf me reprocha la longue conversation que j'avais eue avec des femmes qui, de mon propre aveu, étaient si peu intéressantes; et comme en disant ces mots la petite personne regardait le bouquet que j'avais reçu de Julie, et que je tenais négligemment, j'affectai de l'effeuiller et d'en laisser tomber les fleurs. Est-ce donc là, me dit-elle en souriant, le cas que vous faites de vos trophées? L'on ne se pare, ajoutai-je vivement, que des fleurs qui nous viennent d'un objet aimé. Je sacrifierais tout pour obtenir une simple violette. Cécile en portait une guirlande dans ses cheveux; et, reprenant à ces mots tout son enjouement, me proposa de lui donner la main pour la danse qu'elle avait d'abord refusée. Je profitai de tous les avantages que donnent ces passes, ces enlacemens voluptueux qui vous sont in-



connus, mon cher Belmont, car je crois que vous n'avez jamais dansé. Je sentis trembler sa main, je sentis palpiter son cœur sous la mienne. O charme d'un premier sentiment! ô délicieux instinct de la nature! Cécile ne me fuyait plus; elle vint après la danse s'appuyer sur mon bras : elle avait l'air de chercher dans mes yeux un sentiment dont les siens étaient pleins. Elle s'expliquait ainsi elle-même, et avait l'air d'attendre que je parlasse le premier. Je baissai des paupières hypocrites; je gardai quelque tems le silence, et, feignant une émotion très-marquée, je pris le prétexte de lui apprendre une figure nouvelle et quelques pas du ballet de Psyché, et lui demandai l'heure à laquelle la leçon serait fixée.... L'heure approche, nous remettrons à un autre moment les affaires; aujourd'hui je n'apparteins qu'aux plaisirs. »

Dorsan se leva. Monsieur Belmont, qui, pendant cette conversation impertinente, s'était occupé à feuilleter des papiers, les remit à Dorsan en lui disant : « Voici l'état de vos biens. » Celui-ci jeta un coup d'œil rapide sur les résultats placés à la fin de ce mémoire, et vit que, grâce à la gestion de son ami, sa fortune était augmentée d'un tiers. Il se jeta au cou de monsieur Belmont. « Il faut avouer, lui dit-il, que vous êtes un homme merveilleux : il fallait un sage comme vous pour gérer les affaires d'un fou tel que moi. — Mon ami, n'oubliez pas notre conversation de l'autre jour. — Que disiez-vous l'autre jour ? — Que l'excès de vos bonnes fortunes, du bonheur même, pourrait vous rendre très-malheureux. — Ha ! ha ! le mot est bon ! je me le rappelle. Vous ajoutiez, si je ne me trompe, que vous, au contraire, vous pourriez devenir heureux à force

de malheurs. — Précisément. — Il y a toujours quelque chose de singulier dans tout ce que vous dites, comme dans tout ce que vous faites. Mon ami, je ne puis que vous dire une chose, c'est que je souhaite très-sincèrement que vous n'ayez pas trop de ce bonheur-là. »

Il est fou, dit Dorsan, et se mit à sa toilette. Il est fou, dit monsieur Belmont en reprenant le chemin de la ferme.

CHAPITRE VI.

La Moisson.

Peu à peu les idées sombres qui l'occupaient s'éclaircirent à la vue des objets riants qui s'offrirent sur son passage. On était alors en été ; la nature brillante de toute sa pompe flattait les regards par un luxe innocent et par une magnificence touchante ; à mi-côte se développait un amphithéâtre chargé de fleurs, de fruits et de verdure ; à leurs pieds, des guérets immenses étalaient leurs gerbes d'or qui tombaient sous la faucille des joyeux moissonneurs. Stéphanie en habit de bergère, Alexis en habit de paysan, parcouraient les bandes, les animaient par leur pré-

sence, leur distribuaient un vin réparateur, mêlé au cristal rafraîchissant des fontaines. Les soins de ces heureux enfans, leurs caresses touchantes, leur intérêt naïf, un sourire, un mot, suffisaient pour répandre la joie parmi ces groupes rustiques, et ranimaient leurs forces épuisées. Un doux contentement brillait sur ces figures hâlées; chacun se disputait l'avantage d'être remarqué par Stéphanie, d'être loué par Alexis. Celui-ci saisit sa flûte, et accompagna la voix douce et pure de Stéphanie, qui commença la chanson des moissonneurs. Tel est l'effet de la divine mélodie, qu'aussitôt une nouvelle ardeur ranima les infatigables travailleurs: les gerbes s'amoncelaient; l'harmonie semblait suspendre toutes les peines et réveiller l'énergie et l'activité; la cadence était marquée par les coups redoublés des faucilles qui ne reposaient plus. Toute la plaine

était en mouvement. Les femmes et les enfans répétaient en chœur le refrain.

Ce spectacle dans lequel se confondaient les images du travail et de la joie, ces groupes pittoresques, cette harmonie lointaine, l'éclat du ciel, la richesse de la nature qui semblait sourire aux efforts de ces hommes pour la mériter, et qui les en payait avec usure, la simplicité de ces mœurs qui rappelait celle des patriarches, ce charme enfin attaché aux scènes champêtres, tout pénétra l'ame de monsieur Belmont d'un long et ineffable attendrissement.

Il gagna lentement le coin du bois qu'il devait traverser. Quelle fut sa surprise en contemplant, à l'endroit où il avait coutume de s'asseoir, un siège de mousse nouvellement préparé et ombragé par deux arbres qui portaient les noms d'Alexis et de Sté-

phanie. On avait gravé sur l'écorce l'idylle de Gessner, intitulée *le bon Père*. « Ah! dit-il, c'est ici que je viendrai souvent méditer sur les devoirs qu'un si beau titre m'impose. » Il remarqua qu'une guirlande de pensées réunissait les deux arbres, dont l'un, plus grand et plus fort, semblait servir d'appui au plus faible. « Heureux présage! puisses tu être réalisé!... O mon Alexis! ô ma fille!... » Il ne put achever, et retomba dans une rêverie sombre. Il se leva et s'avança du côté des moissonneurs. Il aperçut Stéphanie qui essuyait le front d'un vieillard qu'elle invitait à se reposer, tandis qu'Alexis lui offrait les fruits qu'il avait gardés pour sa sœur. « Bien, mes enfans! celui qui honore et sert la vieillesse amasse des trésors de reconnaissance pour la sienne. »

Le soleil devenait plus ardent; monsieur Belmont fait cesser les travaux.

On avait élevé par ses ordres, au centre du bois, dans une salle de verdure, une vaste tente; de longues tables y étaient disposées avec des bancs : il y fait asseoir les ouvriers, et se place entre eux et ses enfans. On avait servi de préférence les alimens qu'ils aiment : nulle recherche; mais partout la propreté et l'abondance. Le vin est réservé pour la fin du repas. On ne le prodigue qu'aux vieillards. Stéphanie est l'Hébé du festin; c'est elle qui distribue les coupes. Alexis partage les viandes, et préside à toute l'ordonnance du repas champêtre. Une douce franchise l'anime. Monsieur Belmont donne le signal de la gaîté et le ton de la conversation; il la ramène lorsqu'elle s'égare, la prolonge lorsqu'elle devient intéressante; il a l'attention délicate de la diriger sur les objets qui touchent ces bonnes gens, ou qui peuvent les instruire et les rendre à

la fois plus éclairés, plus heureux et meilleurs. Tantôt, sous l'écorce d'un conte, il cache une vérité morale; tantôt il leur communique une découverte nouvelle qui peut enrichir l'agriculture; quelquefois il descend avec eux jusques dans les plus petits détails de l'économie domestique; il leur fait sentir qu'il n'y a rien qui ne puisse produire entre les mains de l'homme industrieux et de la femme ménagère: il entre alors dans les merveilles de la composition et de la décomposition de différens êtres; il fait pénétrer pour ainsi dire ces hommes simples dans l'atelier de la nature; il leur révèle les secrets que les arts sont parvenus à lui surprendre en imitant ses opérations. C'est ainsi qu'il trouve le moyen de les familiariser avec les principales connaissances dont ils peuvent faire une application utile.

Le repas finit par des jeux, par des

chansons, auxquels succèdent d'innocentes surprises, des illusions utiles que donnent quelques expériences inattendues de physique ou de chimie. Ainsi les jeux même sont des leçons d'autant plus profitables, qu'elles sont dépouillées du caractère scientifique. L'instruction déguisée se change en plaisir. Quelquefois la conversation prend un tour plus sérieux; chacun communique le résultat de ses observations particulières : le vieux laboureur fait remarquer les divers changemens qui sont survenus dans l'atmosphère et dans la culture. Des paysans qui n'ont aucune connaissance de la mécanique proposent des machines ingénieuses et nouvelles. Tel est le fruit de l'heureuse émulation qui règne dans un canton où chacun trouve une existence facile dans des moyens multipliés de travail; car l'industrie est pour ainsi dire une ame de

feu qui pénètre, anime, féconde tout ce qui l'entoure.

Monsieur Belmont sait combien une morale douce, et surtout mise en action, peut exercer d'influence. Il a l'art de jeter tout à coup quelques traits toujours pris dans l'histoire du hameau, et qui apprend à celui qui l'habite à chérir, à mieux sentir le prix de sa condition obscure. Il allait commencer un de ces récits lorsque Stéphanie, qui avait considéré long-tems un couple d'époux mariés depuis deux moissons, et qu'on appelait les heureux, leur demanda ce qu'ils avaient fait pour mériter ce doux nom. Rose, à qui elle adressait cette question, rougit en serrant la main de Pierre, tandis que monsieur Belmont laissait apercevoir un léger et modeste embarras.

CHAPITRE VII.

Histoire de Rose et de Pierre.

MES parens, dit Rose, avaient de la naissance et des vertus sans fortune. J'étais bien jeune lorsqu'ils moururent. Sans ressource, livrée à un tuteur avare, je fus placée à Paris dans la boutique d'une lingère. J'y trouvai de bons exemples : la maîtresse de la boutique était une femme simple et douce qui nous instruisait à la fois dans tous les ouvrages de l'économie domestique, nous apprenait les devoirs de notre sexe, et veillait sur nos mœurs. Elle fut obligée de faire un voyage dans les montagnes des Vosges pour y visiter son vieux père qui desi-

rait lui donner sa bénédiction avant de mourir : elle me proposa de l'accompagner. Je n'oublierai jamais les jours heureux que je passai dans ces montagnes, au sein d'une pauvre cabane. J'y vis les vertus, j'y connus le bonheur. C'est là que j'aperçus Pierre pour la première fois : c'était le plus jeune des fils de ce bon vieillard. Il m'a dit depuis que ce même jour où je l'aimai, il m'aima. J'étais bien loin alors de le savoir, car il n'était occupé que de son père; il ne quittait pas le chevet de son lit; il cherchait dans ses regards mourans à lire ses moindres desirs; il volait aussitôt pour les satisfaire. Il ne m'apercevait pas, il ne voyait que son père dont il allait être séparé pour jamais. Le mal faisait des progrès incurables. Pierre pleurait; je pleurais aussi. Tantôt je l'engageais à prendre un peu de repos, et il gardait un silence sombre; tantôt je le prévenais dans les

soins qu'il donnait au vieillard, et il souriait.

La mort vint remplir de deuil cette chaumière. Je ne vous dirai pas quel fut le désespoir de Pierre et de ma bienfaitrice. Au lieu de chercher à le calmer, je le partageai : ils m'en aimèrent davantage.

Après avoir satisfait à de pieux devoirs, nous sentîmes qu'il fallait éloigner Pierre des lieux qui nourrissaient par de si douloureux souvenirs la mélancolie dont il était dévoré. Il avait alors le teint des feuilles jaunies par l'automne. Nous partîmes pour Paris.

Nous étions à trente lieues de la capitale lorsque la diligence se brisa. Nous étions au milieu de la nuit, sur une grande route, fort inquiets de ce que nous allions devenir. Personne de nous heureusement n'avait reçu de blessure grave. Une voiture passa : elle s'arrête; il en sort un homme d'un

âge mûr, accompagné d'un secrétaire. Voyant deux femmes seules et sans secours, il nous offre obligeamment deux places dans sa berline ; il nous marquait ces égards qui annoncent un homme honnête et bien élevé. Nous acceptons. Pierre doit nous rejoindre à la poste prochaine. J'avais alors quinze ans et tout l'éclat de la jeunesse : on disait que j'étais jolie, et j'étais indifférente à cet éloge.

Monsieur Osmont (c'était le nom du voyageur) ne cessait de me le répéter. Ses discours et ses manières commençaient à m'inquiéter. La voiture s'arrêta après avoir roulé rapidement pendant trois heures. On descend : quelle est ma surprise ! au lieu de la maison de la poste, j'aperçois un château environné de bois, où nous étions arrivés par une traverse, après de très-longs détours. Un affreux pressentiment me laisse entrevoir toute

l'horreur de ma situation ; je m'évanouis.

Tous les secours me sont prodigués : je me trouve à mon réveil dans un appartement superbe. Monsieur Osmont tenait une de mes mains ; ma bienfaitrice assise auprès de moi portait avec inquiétude ses regards sur tout ce qui l'environnait.

« Pardonnez, dit monsieur Osmont après un silence mêlé de trouble, pardonnez à un homme passionné qui ne connaît point de bornes à ses desirs, parce qu'une fortune et un crédit immense lui donnent tous les moyens de les satisfaire. » Nous l'accablons de reproches ; mais lui sans se déconcerter : « Votre résistance même est pour moi un charme de plus : croyez-vous que mon cœur soit flatté d'un triomphe facile ? Non ; cette surprise, cette bizarrerie même de la destinée qui m'amène une proie, cette lutte,

tout irrite et enflamme mon amour. Ne croyez pas m'échapper. Vous êtes ici en mon pouvoir; vous êtes éloignées de toute habitation, et le silence de mes gens, accoutumés à ces aventures, est acheté.

« Je ne prétends point employer la force; j'attends tout de vos propres réflexions. Vous sentirez qu'il vaut mieux vous résigner à votre situation et aller au-devant de ma reconnaissance, que je saurai mesurer à votre conduite. » Il s'éloigne en disant ces mots, et les portes se referment.

Nul espoir d'échapper. Les premiers jours se passent dans les cris, et les suivans dans les larmes. Ma bienfaitrice ne me quittait pas. Mais bientôt se développe le germe de la maladie contagieuse dont le vieillard avait été atteint, et qu'il lui avait communiquée. Je vis s'éteindre sous mes yeux mon unique amie, après plusieurs jours de

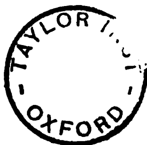
souffrances. J'enviais son sort. Je lui rendis assidument tous les soins que Pierre avait donnés au vieillard. Hélas! elle était pour moi la meilleure des mères; elle était mon appui, mon ange tutélaire. Toute la nature sembla s'éclipser pour moi avec elle. Me voilà seule et livrée au plus adroit des séducteurs.

Je m'étais aperçu que monsieur Osmont avait été conduit par degrés, d'un caprice et d'un goût passager, à une passion véritable. L'amour rendait timide cet homme, auparavant si audacieux. Je profitai de mon ascendant pour enchaîner ses violences. Je pris le parti de feindre et de lui laisser croire que le tems et la douceur de ses nouveaux procédés pourraient me conduire, sinon à partager ses sentimens, du moins à en tolérer l'hommage. Ma captivité fut adoucie; on me donna une femme pour me servir;

mais elle avait reçu l'ordre de satisfaire à tous mes desirs, sans répondre jamais à aucune de mes questions. On me permit de descendre dans les jardins; mais je n'y rencontrais personne, et la hauteur des murs qui l'entouraient m'interdisait tout espoir d'échapper. J'apprivoisai quelques animaux; de jeunes chevreuils bondissaient sur mes pas, accouraient vers moi dès que je venais leur présenter la nourriture que je leur portais tous les jours; des pigeons et des perdrix voltigeaient familièrement au milieu de nous, et ravissaient jusque dans ma main le grain qui leur était destiné. « Innocens animaux! la paix ne règne ici que pour vous; vous ne craignez pas, leur disais-je, un ennemi perfide; on ne trompe point votre douce confiance : et moi!.... » Des pleurs abondans coulaient alors de mes yeux; e m' asseyais, rêveuse, au pied d'un

sycomore solitaire; j'y passais des heures entières, sans autre aliment que ma douleur. La fraîcheur du soir, en glaçant mes membres, m'avertissait qu'il fallait me retirer. Je me levais, je contemplais ces globes qui roulent sur nos têtes. Pierre, me disais-je, regarde et accuse peut-être dans le même instant ce ciel que je regarde et que j'accuse : ô mon cher Pierre! serons-nous toujours séparés! Hélas! ta bouche peut-être calomnie ton amie; tu la crois peut-être infidèle ou indifférente.... Horrible pensée, plus insupportable pour moi que tous les maux dont je suis la victime! Et je ne pleurais plus; mais j'étouffais, et je sentais tout mon sang se retirer vers mon cœur.

Monsieur Osmont venait quelquefois à s'offrir en cet instant. Oh! qu'alors je le trouvais odieux!.... L'apparition soudaine du génie du mal ne



dans trois jours ces portes se r'ouvriront pour vous, vous jouirez de vous-même.... et de tous mes biens. Ne repoussez plus une main qui implore la vôtre; venez recevoir au pied des autels le titre de mon épouse. Je suis riche, libre, je puis tout réparer; vous m'apporterez plus que je ne vous donne; vous m'apporterez le bonheur et la paix de l'ame que je n'ai jamais goûtés, même au sein de ces délices que le vulgaire a la sottise d'envier. J'attends à présent mon arrêt, et me voilà, ô juste punition des passions désordonnées! me voilà à mon tour tremblant à vos pieds.

« — Je ne suis qu'une pauvre fille, lui répondis-je; je vous pardonne le mal que vous m'avez fait: laissez-moi sortir; je n'emporterai d'ici que le souvenir de votre repentir. S'il est sincère je mêlerai mes larmes aux vôtres. Je ne puis être votre femme, car j'ai promis à Pierre d'être la sienne. Vous

en trouverez beaucoup d'autres qui seront plus belles que moi et plus dignes de vous. Laissez-moi sortir; je ferai des vœux pour que vous jouissiez de tout le bonheur dont vous m'avez privé. — Où irez-vous? — Dans les lieux où je trouverai Pierre. — Elle l'aime!... Insensé que j'étais!... ai-je pu m'oublier à ce point!... Non, non, je ne souffrirai pas seul..... nous serons trois victimes.» En prononçant ces derniers mots, son regard devint fixe; un sourire farouche fit frémir ses lèvres convulsives; je crus lire ma mort dans ses yeux. Il s'éloigna en prononçant des imprécations horribles. Restée seule, je résolus d'exécuter le projet que je méditais depuis long-tems. J'avais observé que du côté du nord le bois s'étendait à perte de vue, et avait tant d'épaisseur, qu'il était facile de s'y cacher aux regards, en quittant les sentiers battus. J'avais

vu plusieurs fois le chevreuil que j'aimais s'y égarer et disparaître. Il me servira de guide, me disais-je, et Dieu ne m'abandonnera pas. Cependant j'étais effrayée en apercevant les tourelles qui s'élevaient dans le lointain à l'extrémité du bois que fermaient de toutes parts des murailles menaçantes. « Hé bien ! me disais-je, je mourrai du moins en paix ; un exécrable séducteur ne sera pas le témoin de mes derniers momens; j'expirerai sur la verdure en regardant le ciel et en prononçant le nom de Pierre. » Je me munis de quelques alimens, et, ayant écarté par une commission la femme qui me servait, je m'enfonçai, à l'approche de la nuit, dans le plus profond du bois. Le chevreuil qui me connaissait bondit devant moi : je le suis; je traverse des halliers; j'arrive à un endroit si touffu, qu'il fallut me traîner sur les genoux pour y parvenir.

Des lianes, des plantes parasites et grimpantes semblaient former un rideau, impénétrable. J'erre dans ces détours, dans ce labyrinthe de verdure où je croise cent fois ma route pour en dérober la trace. Le hasard me fait découvrir un tronc creusé, devant lequel des touffes de lierre étendaient un voile ; je l'écarte et me tapis sous l'ombrage hospitalier. J'y goûtais un sommeil paisible après un léger repas lorsque je fus réveillée par un grand bruit. J'entendis des voix et des pas lointains ; j'aperçus des feux allumés de tous côtés dans le bois. On me cherchait : je tombai à genoux et j'invoquai la Providence, dont j'attendis avec confiance le secours.

Combien je m'estimai heureuse d'avoir emporté avec moi quelques provisions! Je les économisai, et ne m'éloignai pas de mon, asyle qui échappa aux recherches.

Deux jours s'écoulèrent ainsi. Le troisième le ciel se couvrit, et tout annonçait un orage. Il éclata d'une manière terrible : la pluie éteignit les feux, et obligea les sentinelles à se retirer.

Je pris sur-le-champ mon parti. « Tandis que tous mes ennemis sont éloignés et endormis, (il était deux heures du matin) examinons encore ces lieux ; peut-être qu'une issue... » Je parlais encore lorsque mon léger chevreuil accourut, me lécha les mains, comme pour me féliciter d'avoir échappé aux poursuites, et me devança. Tantôt il fuyait dans les clairières, il disparaissait, et tantôt je le retrouvais au détour d'un taillis, où il semblait m'attendre. Enfin, je touche à la muraille qui m'enferme de tous côtés : je frémis en mesurant des yeux sa hauteur. Nul espoir de fuite. Je tombe alors sur le gazon, je

crois que je le mordis dans mon désespoir; je n'attendais plus que la mort. Le murmure d'un ruisseau voisin frappe mon oreille : l'innocent et doux animal qui m'accompagnait s'y désaltéra ; je m'y traînai pour ranimer mes sens qui défaillaient. O surprise! ô joie ! ô bonheur ! ce ruisseau venait de la campagne voisine; une ouverture pratiquée au pied du mur lui donnait un passage. Cette ouverture était fermée par une grille; mais, quelques pierres s'étant détachées, il était facile d'arracher un des barreaux. Je le tentai, et il céda à mes efforts. Je caressai mon chevreuil comme pour le remercier et lui dire adieu. Je me déshabillai ensuite et me jetai dans l'eau après avoir réuni toutes les pièces de mon ajustement dans un paquet, que j'élevais d'une main, tandis que de l'autre je me glissais en rampant sous la voûte étroite. Je suis enfin hors de

ma prison. Je m'habille derrière des saules, je jette un coup-d'œil inquiet autour moi. Le jour commençait à poindre et l'alouette à chanter. Personne encore dans les champs. Un hameau terminait d'un côté le paysage, de l'autre s'élevait un grand édifice surmonté d'une croix, et que je reconnus pour l'un des asiles consacrés aux misères humaines. Il aurait été imprudent de me montrer dans le hameau qui pouvait dépendre de monsieur Osmont; d'ailleurs, la parure dont j'étais alors revêtue m'aurait exposée au mépris de ces bons villageois, qui, me jugeant d'après cet extérieur, n'auraient pas manqué de me confondre avec ces viles créatures qui ne brillent qu'au prix de leur déshonneur. Je tournai mes pas du côté opposé. J'allai m'asseoir sur un banc placé devant l'hospice, (car c'en était un) et j'attendis l'ouverture des portes.

Je ne sais quand elle se fit ; j'étais trop profondément absorbée dans mes réflexions. Une sœur-grise me vit, s'approcha, me prit par le bras ; je la suivis. « Il paraît, Madame, me dit-elle, que vous éprouvez quelque grande peine : notre devoir est de les soulager ; daignez me les confier.... » Je la regardais et marchais sans répondre ; elle continua : « Vous vous intéressez peut-être d'une manière particulière à quelqu'un des malheureux confiés à nos soins. — Oui, oui, je m'intéresse à un homme bien malheureux ; mais il n'est pas ici. »

Pendant ce dialogue elle me conduisit dans la salle des malades. Un spectacle admirable me frappa. De saintes filles opposaient aux douleurs qu'elles soulageaient, au désespoir qu'elles calmaient, le courage de leur faiblesse. Eh ! comment des hommes n'auraient-ils pas supporté leurs maux

à l'aspect de ceux auxquels se dévouaient volontairement des femmes timides et délicates! Elles bravaient la contagion et les injures même des ingrats, chose bien plus pénible à supporter.

Il me vint une pensée heureuse et soudaine. « Ma soeur, lui dis-je, vous n'êtes point asservie à des voeux? — Non, mais à des devoirs. — Bien doux à remplir! — Je ne puis m'expliquer ici. — Daignez me conduire à votre chambre. » Elle m'ouvre un réduit modeste décoré du portrait du bienfaisant Vincent de Paul. Un humble grabat est le seul meuble: mais que cette chambre est riche de tout ce qui peut contribuer à soulager l'humanité souffrante! Ici des plantes bienfaisantes sont rangées par ordre dans des cases étiquetées; là des fioles offrent les sucs distillés, les sels préparés; partout des piles de linge blanc et fin; partout

des appareils disposés. Tout était l'ouvrage de ses mains. « Comment avez-vous assez de tems, lui dis-je, pour suffire à ces travaux et aux soins que vous donnez particulièrement aux malades? — Je veille une partie des nuits. — Mais pouvez-vous avoir la force d'y résister? — O ma fille! pardonnez-moi ce nom, on est bien fort quand on est sensible. — C'en est fait, ma résolution est prise : daignez, ô ma mère! me recevoir parmi vous. Respectez mon secret; il mourra avec moi; ne vous informez pas du reste; prenez ces riches vêtemens; distribuez-en le prix à quelque infortuné, et accordez-moi en échange l'honneur de porter votre bure. » Elle m'embrassa en pleurant de tendresse; et, sans m'interroger davantage, cette fille respectable remplit mes desirs.

J'ai passé quinze mois auprès d'elle et des infortunés. J'ose l'assurer, ce

tems est, après celui de mon mariage, le plus heureux de ma vie. Oui, j'ai vu sortir des consolations inattendues et ineffables du sein des peines que je m'étais alors imposées. Qu'il est doux de soulager les maux de ses semblables! Si toutes leurs douleurs retentissaient dans mon cœur, il partageait aussi toutes leurs joies; et quel moment délicieux que celui de la convalescence! Je renaissais alors avec ces faibles créatures renaissantes; je vivais de leur vie, j'étais heureuse de leur bonheur; leur sourire me payait de toutes mes fatigues.

Après avoir vu de près toutes les misères humaines, je me suis dit: « Hé quoi! elles ont des momens que ne sauraient égaler en douceur toutes les félicités du monde.

J'étais tranquille, je ne craignais pas que monsieur Osmont découvrît ma retraite: les riches s'éloignent du

théâtre des souffrances; ils craignent même d'éprouver le sentiment de la pitié : cette émotion importune froisserait et troublerait le calme dans lequel ces ames molles et froides sont plongées.

L'image de Pierre, et de Pierre jaloux et malheureux, était sans cesse devant moi; je le voyais toutes les nuits dans mes songes, mais pâle, abattu, et me reprochant de l'avoir abandonné. « Jamais, lui criais-je, jamais! » Je me réveillais en sursaut; j'étais baignée d'une sueur glacée. J'écrivis; je fis faire des recherches: elles furent inutiles. Je regrettai moins d'être séparée d'un monde où je ne le trouvais plus.

Il y avait déjà quelque tems que je remplissais les fonctions sacrées auxquelles j'étais livrée, lorsqu'une loi les anéantit, ainsi que l'édifice où je les exerçais.

Je repris le costume de paysanne; après avoir refusé de suivre mes compagnes dans leur fuite. Elles cherchaient un asile sur une terre étrangère. Je les embrassai en pleurant; je les plaignis de quitter leur chère patrie : l'air de la patrie est si doux!

Pour moi je résolus d'errer de ville en ville, de campagne en campagne, espérant que je retrouverais peut-être les traces de Pierre. Dans les villes je travaillais de l'aiguille; dans les hameaux je filais. Mais le travail des malheureuses femmes a si peu de valeur, que je gagnais à peine de quoi suffire à mon existence et à mes voyages. On me fit souvent entendre que je pouvais m'enrichir par mon déshonneur : j'aurais préféré la mort. Combien de pièges entourèrent ma jeunesse! mais j'étais forte de l'amour que j'avais pour Pierre : cet amour me soutint dans toutes mes traverses;

il me conserva pure et digne de lui.

N'attendez pas de moi que je vous fatigue du récit des séductions qui m'entourèrent ; ce tableau offre un fond bien frivole et bien commun. Les hommes s'approchent d'une femme qui leur plaît, le mensonge à la bouche et l'insolence dans les manières, si l'objet de leurs desirs appartient à ce qu'ils appellent la dernière classe de la société. Tour à tour bas et emportés, ils débutent par le mépris lorsqu'ils espèrent réussir, et terminent par le respect lorsqu'ils n'ont pu réussir.

Il me fut toujours facile de les amener à ce dernier sentiment. Mais je touche enfin à l'époque la plus remarquable de ma vie. Je passais aux environs d'une forêt ; je rapportais quelques épargnes : des brigands m'attaquèrent. Je suis dépouillée ; j'allais devenir leur victime : des maçons et

des manœuvres qui travaillaient dans les environs accoururent à mes cris; les brigands s'enfuirent.

Ciel! que devins-je lorsque, dans le plus pauvre de ces manœuvres, je reconnus Pierre, Pierre que je n'espérais plus revoir! Il pousse un cri; nous nous précipitons dans les bras l'un de l'autre. J'étais justifiée dans son cœur avant que d'avoir parlé. Il me conduit à sa chétive demeure; elle ressemblait à un antre: c'était l'intérieur d'une carrière, dans le coin de laquelle il s'était creusé un logement. « Tu vois, me dit-il, cette affreuse demeure qui ressemble plutôt à la tanière d'une fauve qu'à une habitation humaine; voilà où m'a conduit l'honneur. Depuis que je t'ai perdue j'ai parcouru un cercle d'aventures bien extraordinaires.» Et il me raconta avec simplicité ses aventures, sans rougir d'une pauvreté qu'il ne devait qu'à ses vertus.

Le détail en serait trop long; qu'il vous suffise de savoir que Pierre avait été commis dans une administration subalterne; qu'il avait refusé de tremper dans des malversations coupables, et que sa probité lui avait fait des ennemis puissans qui l'écrasèrent de leur crédit. Il essaya en vain de lutter contre l'injustice; on crut ses adversaires, et l'opinion publique se déclara contre lui, parce qu'il dédaignait de la rechercher. Il tenta de relever sa fortune par d'honorables travaux, par des spéculations utiles; rien ne lui réussit: il semblait qu'un génie ennemi se plût à renverser successivement tous ses projets. Quand il fut malheureux on le calomnia. Pierre était devenu mélancolique à force de sensibilité et de chagrin: on le traita d'homme sombre et dur; (il avait la fierté que donne une ame supérieure) on l'accusa d'une hauteur intraitable.

Il ne savait pas dissimuler le mépris qu'il portait aux méchans, et les méchans se liguèrent contre lui. On imputa ses revers à une mauvaise conduite; on sema la calomnie autour de lui, et on finit par lui ôter tous les moyens de réparer par son courage les torts que la fortune avait eus avec lui. Voilà les hommes! plus vous mériterez leur estime, plus vous obtiendrez... leur haine.

Pierre, désespéré, et qu'un procès avait achevé de ruiner, abandonna tout à ses créanciers, tout, jusqu'à son lit. Il ne devait plus aux hommes que le mépris, il ne possédait plus que lui-même. Il prit une résolution extrême, mais digne de lui: il se rappela qu'un homme, né dans une condition supérieure, avait mieux aimé, dans son infortune, descendre à l'état de porteur d'eau que de mendier une pitié stérile: Pierre se fit manœuvre.

Il y avait peu de jours qu'il exerçait ce métier pénible lorsque le sort nous rapprocha. « Hélas! me dit-il, n'es-tu pas effrayée de ma misère? » Me jeter à son cou, le serrer dans mes bras, confondre mes larmes de joie avec les siennes, telle fut ma réponse. Je jurai que je n'aurais jamais d'autre époux que lui, et j'en attestai ces murs dépouillés que le jour éclairait à peine. Pierre sortit pour retourner au travail; je courus au village voisin en demander pour moi-même. J'en obtins; et déjà, grâce au fruit de ce travail, je puis embellir notre asile. Je préparai deux bottes de paille fraîche; j'achetai une large cruche que je courus remplir d'eau à la source voisine; j'y mêlai quelques gouttes de vinaigre pour la rendre plus saine, et, ayant ramassé quelques branchages secs, j'en fis du feu. La chaleur détruisit l'humidité et le mauvais air : je

brûlai quelques plantes aromatiques; je fis cuire quelques pommes de terre sous la cendre. J'avançai près du foyer une grande pierre qui devait nous servir de table; je la couvris de fleurs des champs, et j'en suspendis des guirlandes autour de notre chambre : telle fut notre pompe nuptiale. Pierre, à son retour, fut touché de mes soins. « Ah! me dit-il, je suis trop heureux! » Sa gaîté revint, les soucis de son front s'éclaircirent; un baiser acheva de lui rendre la sérénité. Depuis ce moment un sourire doux et affectueux est toujours sur ses lèvres.

Nous avions connu l'un et l'autre les délices de la vie, et ces jouissances recherchées qui ne valent pas la peine qu'elles coûtent; nous reconnûmes alors que nos privations, assaisonnées par le contentement, avaient aussi leur saveur : nous fîmes un repas frugal, mais auquel présida le bonheur.

Nos cœurs, pleins de sentimens, s'épanchaient avec une intarissable volupté : nous redisions cent fois que l'amour nous tiendrait lieu de tout ; nous répétions des récits mille fois entendus, et qui nous semblaient toujours nouveaux, parce qu'ils nous intéressaient. Nous espérions, sans le desirer, un avenir plus riche ; mais alors ce n'était pas pour nous, c'était pour nos chers enfans que nos vœux l'appelaient.

La nuit vint ; j'obtins de la délicatesse de Pierre qu'il ne jouirait de ses droits d'époux que lorsque le ciel aurait béni notre union. Le lendemain l'aurore nous vit aux pieds des autels : c'est là que je lui donnai ma foi, et que je reçus la sienne.

Bientôt des devoirs plus graves se mêlèrent aux plaisirs ; il fallut songer aux soins du ménage, aux provisions de l'hiver, au berceau des enfans, car

j'étais devenue grosse dès le premier mois. Les travaux ne nous manquaient pas, et l'économie en doublait les fruits.

Un jour que nous étions assis sur une borne qui séparait de vastes héritages, Pierre s'écria : « La plus petite portion du superflu de ce bien immense suffirait cependant aux besoins de toute une famille !... Mais ne l'envions pas ; le travail peut un jour nous procurer de quoi bâtir une chaumière, devant laquelle nous planterons quelques arbres. »

Monsieur Belmont, à qui ces terres appartenaient alors, vint à passer. Il entendit le discours de Pierre ; il fut frappé de son accent : il remarqua que j'étais grosse ; il m'interrogea avec bonté ; je lui répondis avec simplicité : nous l'intéressâmes. Il nous donna les fonds avec lesquels nous avons établi la filature qui prospère

aujourd'hui. « Je ne vous ai pas donné ces fonds, reprit monsieur Belmont avec une humeur charmante; je vous les ai prêtés, et vous me les avez rendus avec les intérêts. — O mon bienfaiteur! s'écria Pierre, oublierai-je jamais... — Allons, dit monsieur Belmont, il me semble que l'histoire est finie; en voici la moralité : travaillez, et vous serez heureux. Reprenons donc nos travaux. »

En disant ces mots il s'arma le premier d'une faucille; Alexis ressaisit sa flûte : on se lève gaîment et on continue de même la moisson.

CHAPITRE VIII.

Les quatre Rivales.

Il faut décrire ce qui se passait pendant ce tems chez madame de St.-Albans.

Après avoir réfléchi un instant sur l'engagement léger qu'elle avait pris avec Dorsan, elle se rendit justice ; elle sentit toute la disproportion de ce rapprochement. Que voulait-elle ? le captiver pendant un quart-d'heure. Mais ensuite elle se verrait sacrifiée, et à qui ? à des rivales qui ne manqueraient pas de l'accabler de toute la supériorité que leur donnaient les grâces de la jeunesse. Sa première pensée avait été un calcul. Madame

de St.-Albans s'était dit à elle-même : « en étudiant les goûts et le caractère de Dorsan j'aurai bientôt démêlé les points accessibles et qui peuvent me servir d'anse. S'il a de la vanité, et il en a beaucoup, je le séduirai par l'éloge ; s'il a de l'esprit, je le captiverai par le mien : surtout, je jetterai sur ses défauts le voile de l'aimable indulgence; j'irai même au-devant de ses caprices; une adresse délicate saura les faire naître pour les satisfaire. Je me sacrifierai en apparence, et il ne sera entre mes mains qu'un instrument docile et assoupli à toutes mes volontés, tandis que j'aurai l'air de ne consulter que les siennes. Je commencerai par lui être indifférente; je lui deviendrai agréable; enfin je lui serai nécessaire. D'une simple connaissance il féra ainsi une amie, une maîtresse, une épouse peut-être..... Une épouse!.... Eh

pourquoi non? si je n'ai plus les grâces qui attirent, je possède encore celles qui retiennent. Mon esprit est insinuant, mon caractère égal, et ma conversation toujours au niveau des intérêts ou des affections de celui qui m'écoute. Pour mener les hommes ne suffit-il pas de flatter leurs passions? Cet art ne m'est pas étranger. »

« Je vais doncdevenir la confidente des plaisirs de Dorsan ; rien de plus dès le premier abord : moins j'aurai l'air d'exiger, plus j'en obtiendrai. Il s'accoutumera à me confier tous ses sentimens, ses triomphes, ses revers ; je lirai jusqu'au fond de son ame, et il me fournira ainsi des armes contre lui-même. Pour me rendre plus chère j'irai jusqu'à l'aider de mes conseils, jusqu'à lui aplanir des obstacles imprévus. Dès lors la reconnaissance et l'intérêt me l'atta-

chent. Bientôt la facilité des plaisirs qu'il rencontre dans la société l'accable et l'ennuie : c'est en cet instant qu'il est à moi. Moi seule j'essuie ses larmes, ou je ranime par ma gaîté les étincelles de son enjouement. L'habitude se forme, le joug lui est imposé à son insu ; mon ami devient un amant. Je feins alors de le craindre ; plus il s'approche, plus je m'en éloigne par un doux caprice. Il insiste, je refuse. Nous en venons aux explications, et je me montre irritée d'un hommage qui m'enchante.... Si la Syrène est adroite, l'imprudent tombe dans les filets.... du mariage : je reprends un état, un nom ; je dispose d'une fortune considérable, et j'éconduis monsieur Astur, cet honnête procureur, par une chicane à laquelle il ne peut avoir de réponse. »

Toutes ces réflexions se trouvaient dérangées par la précipitation avec

laquelle madame de St.-Albans avait accordé, dans la première chaleur de sa jalousie, un rendez-vous à cet étourdi. Mais il aida lui-même à la ramener à son premier projet. Elle réfléchissait sur l'embarras de son rôle lorsque Dorsan entra, la salua avec respect, et, affectant un froid marqué, s'étonna de la trouver seule. Il fut réellement épouvanté du bonheur qui le menaçait.

Madame de St.-Albans, qui ne perdait pas de vue un seul de ses mouvemens, le tint malignement dans l'incertitude du parti qu'elle allait prendre : mais enfin elle sonna : une femme de chambre parut; sa maîtresse lui dit un mot à l'oreille; elle sortit, et amena un instant après la jeune Cécile. « Que vois-je! — Reconnais-« sez les soins d'une amie plus occupée de votre bonheur que du sien.
— Elle est divine, dit alors Dorsan,

en baisant tendrement la main de Cécile qui rougit.

Madame de St.-Albans s'éloigna sans les perdre de vue. « Je crains, dit Cécile, jusqu'aux bontés de ma tante ; je crains..... — Et moi je ne redoute que de vous déplaire. — Vous êtes bien sûr de toute ma tendresse : que ne puis-je croire aux sermens de la vôtre ! que je voudrais surtout écarter l'affreux pressentiment qui m'afflige ! — Que ce baiser efface ces tendres alarmes. — Arrêtez, Dorsan, et ne confondez pas Cécile avec les femmes auxquelles vous prodiguez vos hommages.... Je suis naïve et simple : je vous aime, je vous le dis ; mais j'ajouterai qu'il n'y a que la délicatesse qui puisse achever votre triomphe. Jamais vous n'obtiendrez Cécile que d'elle-même. Renoncez à votre art accoutumé ; livrez-vous au sentiment que vous inspirez ; soyez à

votre tour simple, timide, modeste.... — Hen ! que me dites-vous là ? — Ce que je pense. Il ne vous manque pour être le plus séduisant des hommes que de moins songer à l'être. — Votre bonté m'achève. Mais, dites-le-moi, allons-nous parodier l'Astrée ? ai-je bien la tournure de feu Céladon ? — Mon cher Dorsan, vous extravaguez avec beaucoup de grâce assurément. — J'extravague ! Petite, le mot est fort. — Je le vois, Monsieur ; vous avez encore plus d'amour-propre que d'amour. — Ah, ma chère Cécile ! — Ah, mon cher Dorsan ! pourquoi l'accent avec lequel vous venez de prononcer mon nom ne règne-t-il pas dans tous vos discours et dans toutes vos actions ! Vous m'aimez, mais beaucoup moins que vous-même. — C'est à dire, mademoiselle, que vous me prenez pour un fat. — Ce n'est pas moi qui prononce ce mot.

Ne passons point, Monsieur, ces premiers momens à nous quereller. — On pourrait sans doute les employer beaucoup mieux. — Connaissez enfin la femme à laquelle vous vous adressez! — C'est parce que je la connais, que je l'adore. — Je ne vois dans tout ceci que de l'esprit, et je cherche un cœur. Dorsan, je le repète, vous ne connaissez pas le mien; il est sensible et vrai, mais incapable de tromper; il ne peut supporter l'idée d'être trahi : il aime sans partage; il veut être aimé de même. J'ai besoin d'être rassurée sur votre caractère. En un mot, je ne me sens pas faite pour être l'objet d'un goût passager : je puis céder à une passion, jamais à un caprice. — Il faudra, dit Dorsan en lui-même, il faudra jouer la passion, et cela me fera perdre beaucoup de tems. — Vous avez l'air préoccupé. — Ah, mademoiselle! le tems...... l'amour....

Diable m'emporte si je sais ce que je dis : voyez l'effet que produit sur moi la raison; elle me rend imbécille. Tenez, gardons chacun notre caractère : je ne veux pas essayer de vous rendre frivole ; ne tentez pas de faire de moi un personnage grave ; nous y perdrions tous les deux. »

Ils en étaient là lorsqu'on annonça Elmire. La jalouse Elmire avait déjà fait épier Dorsan : l'heure du rendez-vous était écoulée ; car il entrait dans les calculs de notre impertinent de se faire toujours attendre.

Emportée dans ses passions et n'ayant rien à ménager, Elmire était une de ces femmes qui n'aiment que pour tyranniser; qui, armées de soupçons et de vengeances, capables de tout, ne signalent leur tendresse que par des éclats, et à qui il faut enfin des victimes plutôt que des amans.

Madame de St.-Albans rentra; et

alors s'établit entre ces quatre personnages embarrassés la conversation suivante.

Mme. DE ST.-ALBANS.

Nous ne sortirons pas, ma nièce; faites dire que je resterai chez moi toute la matinée. (*A Elmire*) Ah! Madame, en donnant cet ordre je prévoyais que j'aurais le bonheur de vous voir.

ELMIRE.

Je vous gêne, Madame. (*Elle lance un regard à Dorsan.*) Je ne veux gêner personne, je me retire. (*Elle s'assied.*)

DORSAN, *à Elmire.*

Je vous trouve les yeux battus.

Mme. DE ST.-ALBANS, *en souriant.*

Au contraire, les yeux de Ma-

dame me paraissent plus brillans qu'à l'ordinaire.

ELMIRE, *sèchement.*

C'est que Madame me prête les siens. Il est vrai que les suites de ce bal m'ont indisposée. (*Elle adresse un nouveau regard à Dorsan.*) Ah! ce bal.... Il a fatigué aussi la petite cousine; voyez comme cette jolie Cécile est pâle en cet instant.

CÉCILE, *avec accent.*

Ce bal!... il a duré trop long-tems!

DORSAN.

Il a été trop court : se retirer à cinq heures du matin, c'est du dernier bourgeois.

Mme. DE ST.ALBANS, *à Elmire.*

Madame, vous êtes sortie la pre-

mière, et nous nous sommes aperçu de votre absence.

DORSAN, *à Elmire.*

Madame eût été enchantée de voir danser la gavotte par Mademoiselle et par votre adorateur. (*Il se tourne, en disant ces derniers mots, vers madame de St.-Albans.*)

Mme. DE ST.-ALBANS, *minaudant.*

Il est vrai que vous dansez à ravir : d'ailleurs vous êtes fait à peindre. De son côté, ma nièce est assez bien, et met dans tous ses pas de la finesse et de la légèreté.

ELMIRE, *avec un dépit contraint.*

Mademoiselle a autant de talent que de grâce.

Mme. DE ST.-ALBANS.

Il faut vous le prouver. Tenez,

Dorsan était venu pour faire répéter à Cécile une scène nouvelle.....

ELMIRE, *agitant fortement son éventail.*

Comment une scène !

DORSAN.

Eh, oui, madame ! Ignorez-vous donc que nos contredanses sont des scènes de ballet dont les attitudes sont prises dans l'antique ?

ELMIRE, *avec aigreur.*

Il est fort honnête, sans doute, d'enseigner à une jeune personne les poses des courtisanes de la Grèce.

DORSAN, *légèrement.*

C'est une horreur. Cela doit être expressément réservé pour les femmes mariées.

Mme. DE ST.-ALBANS.

Je crois qu'on peut concilier la

volupté et la décence. Examinez les statues antiques; elles présentent ce double caractère.

DORSAN, *à madame de St. Albans.*

J'aime à vous voir prendre le parti de l'antiquité.... qui l'emporte sur tout, qui est préférable à tout.... Mais où trouver l'aimable Cécile? Elle s'enfuit. (*Cécile en effet était sortie pour cacher ses larmes.*) Ce sont, Madame, (*à Elmire*) vos observations bien étranges qui lui font quitter la place.

ELMIRE.

Monsieur, vous manquez aux égards...

DORSAN.

Je ne manque à rien, Madame.

Mme. DE ST.-ALBANS.

Ah, Madame!... ah, Monsieur!

ELMIRE.

C'est que Monsieur met dans tout ceci un persifflage détestable, assurément.

DORSAN.

C'est que Madame met dans tout ceci une aigreur... qui cependant ne lui ôte rien de ses charmes.

ELMIRE.

Pour moi je ne sais comment vous prenez tant de soins pour vous faire haïr, lorsqu'il vous en faudrait si peu....

Mme. DE ST.-ALBANS, *à Dorsan.*

Voilà l'occasion de faire votre paix.

DORSAN, *à madame de St.-Albans.*

Je suivrai vos conseils; (*à Elmire*) je vais me justifier. Daignez

permettre, Madame, que je vous montre les pas de la scène dont nous parlions : vous serez convaincue en la répétant que rien n'est plus décent au monde.

ELMIRE, *en souriant.*

Quel enfantillage !... Mais il faudrait que quelqu'un touchât le piano...... Si la belle Cécile était assez bonne.... Je connais ses talens et sa complaisance.

Mme. DE ST.-ALBANS.

Cécile ne rentrera pas ; mais je vais prendre sa place. (*Elle se met au piano.*)

Dorsan s'abandonna alors à toute sa malignité naturelle ; il égaya la situation, déjà si comique par elle-même. Il commença, sous prétexte de donner à la belle Elmire le costume de Therpsichore, par écarter

quelques voiles : tantôt c'était une jambe fine qu'il faisait découvrir, et tantôt c'était une épaule d'albâtre, un sein captif. Après l'avoir ainsi presque désbabillée, il se livra à mille folies, et chargea les attitudes de toutes les extravagances possibles. Elmire dansait comme une Bacchante : il lui en fit remplir le rôle à la lettre. Madame de St.-Albans riait sous cape. Enfin cette pantomime un peu libre étant terminée : « Vous voyez, dit Dorsan à Elmire avec un phlegme admirable, vous voyez qu'il n'y a rien de plus décent au monde, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire. — Il est vrai, dit Elmire en se rajustant. — Convenez donc que votre morale était infiniment déplacée. — J'en conviens. Donnez-moi le bras. » Elmire se leva, et fit une révérence à madame de St. Albans. Dorsan suivit sa conquête.

Ils cheminaient à pied lorsqu'ils rencontrèrent Julie qui menait un cabriolet. Elle arrêta, leur proposa de les conduire : ils acceptèrent imprudemment ; et l'impitoyable Julie, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de mystifier et de faire quelque méchanceté insigne, les égara pendant long-tems, et finit par verser le cabriolet, après avoir saisi d'un coup d'œil les moyens et le moment de sauter dehors. La chûte se fit sans bruit et sans blessure, on tomba sur l'herbe d'une prairie, non sans désordre et sans scandale. La pudeur d'Elmire eut beaucoup à en souffrir, surtout devant une rivale qui, sous prétexte de réparer le mal, l'augmentait de toutes ses forces, et leur faisait des excuses en poussant des éclats de rire qui montaient jusqu'aux nues, et firent accourir tous les voisins.

Au nombre de ces derniers se

trouvait un des amans favorisés de la belle Elmire : il fut le premier à lui offrir des secours consolateurs, tandis que Julie, en femme adroite, ne perd pas un instant, fait relever le cabriolet, et, ayant serré la main de Dorsan, s'élance avec lui dans la voiture qui s'éloigne comme un trait. « Pauvre Elmire ! dit Dorsan. — Vous la plaignez ? répondit Julie. — Elle sera furieuse. — Et consolée. — Je le suis de mon côté. — Déjà ? — Vos bontés... — Ne vous y fiez pas. — Enfin nous voilà libres ! — Hé bien ? Je vous aime, vous m'aimez... — La seconde partie de votre phrase n'est rien moins que prouvée. — Hé quoi ! cette espiéglerie même.... — Est une espiéglerie, voilà tout. — Vous ne cherchiez pas à nous réunir ?... — Je ne cherchais qu'à diviser. — Pour régner. — Voilà une réflexion profonde, mais peu juste. J'ai voulu me

divertir à vos dépens : telle est la vérité pure. — Elle me mystifie, je crois. — Il ne s'en apercevait pas. — Julie!... — Dorsan !... — Je vous trouve bien légère. — Je vous trouve un peu lourd. — Ce n'est pas mon usage: mais je vous pardonne de dire des sottises, à condition que vous m'en laisserez faire. Quittez ce masque; il ne voile pas assez votre jalousie, car je ne suis pas dupe de la tournure de cette conversation. Vous êtes piquée et avec raison. Je devais voler d'abord à vos pieds ou dans vos bras... — Que d'impertinence! — Mais sacrifier chemin faisant à trois beautés! voilà un tort inexpiable : je suis un monstre. — Mon pauvre Dorsan!.. — Ah! je suis mon pauvre Dorsan!... Il est fort celui-là! — Mon pauvre Dorsan! — Encore?... — Vous êtes depuis peu de retour; vous ignorez complettement la grande révolution

qui s'est faite dans l'empire de la galanterie; il faut vous en instruire: d'abord, toutes ces faveurs surannées, ces insipides quolibets, ces madrigaux niais, cet encens banal et circulaire qui tournaient autrefois tant de têtes, sont proscrits à jamais. Les manières sont hors de mode; nous voulons des esprits simples et nus comme les costumes; cela met à son aise. C'est une grande gêne que de soutenir le feu roulant d'une conversation qui pétille de tout l'artifice du bel esprit, ou qui brûle de toute l'explosion des grands sentimens. C'est ainsi qu'autrefois on attaquait les femmes; on s'adressait à leur esprit ou à leur cœur. A présent c'est autre chose; nous n'avons que des goûts, des sensations; on prétend que cela est la nature même. On se prend, on se quitte sans savoir comment, pourquoi; nul échafaudage de séduc-

tion : aucune de ces machinations qui immortalisaient autrefois les Lovelaces, qui dépensaient plus de génie pour une intrigue qu'il n'en faut peut-être pour résoudre le problême mathématique le plus compliqué. Aujourd'hui une femme pour laquelle vous feriez une aussi grande dépense de soins vous regarderait comme un homme d'un autre siècle. Sentez-vous à présent, mon cher Dorsan, combien vous avez été ridicule? Ne voyez-vous pas que toute votre éducation est à refaire? Vous vous estimez beaucoup vous-même; c'est la seule chose par laquelle vous valez : c'est bien; gardez cette heureuse disposition; mais n'allez pas la gâter par ce ton d'un adorateur d'autrefois. Il fallait laisser en Allemagne ce bagage de la vieille galanterie. Cela vous étonne; mais il faut bien que cela soit ainsi, puisque je veux bien vous

le dire. J'avais d'abord eu du goût pour vous ; votre figure, vos grâces, surtout l'élégance que vous avez développée dans tous vos pas, voilà ce qui m'occupa pendant le bal ; car c'est au bal que se font les conquêtes. Mais ensuite votre esprit me déplut ; vos soins, vos égards même vous firent paraître ridicule : vous vous jetâtes dans les grands lieux communs de la vieille tactique ; vous partageâtes, galant et félon chevalier, vos hommages entre cette petite Cécile qui est l'innocence même, et cette grande Elmire qui est l'extravagance en personne. Je lui laisse le soin de vous punir de votre faux système : celui du jour c'est le plaisir. L'heure avait sonné ; vous l'avez laissé échapper : adieu. » En disant ces mots Julie, qui se trouvait vis-à-vis la porte de M. Belmont, eut l'inhumanité, par un dernier trait de caractère, de livrer

Dorsan au vieux sage, afin de lui faire expier, comme elle le disait, par une soirée morale, les projets d'une libertine journée.

CHAPITRE IX.

L'Innocence.

Alexis et Stéphanie se livraient en chantant à des travaux champêtres. Alexis creusait un nouveau lit à un ruisseau, et Stéphanie semait des fleurs sur les bords. « Fort bien ! dit en les abordant d'un air léger Dorsan qui s'était remis rapidement de la surprise où l'avait jeté la maligne Julie ; à merveille ! Ces beaux enfans ont du goût. Ajoutez aux dispositions de leur plan un rideau de verdure, un lit de mousse, une grotte voluptueuse.... » Alexis sourit; et Stéphanie se penchant vers lui : « Le langage de cet étranger me déplaît. — Ma soeur, c'est l'ami de notre père. — Monsieur voudrait - il

accepter ces fruits? « Et Stéphanie courut vers un panier qui renfermait leurs provisions; elle l'offrit à Dorsan avec un embarras qui la rendait encore plus belle. On lisait dans ses regards et dans toute son attitude l'envie de faire oublier à l'ami de son père l'espèce d'indifférence et même d'éloignement qu'elle n'avait pu s'empêcher de lui marquer. Le ton de cet homme léger, ses manières, tout, jusqu'à l'affectation de sa parure, lui inspirait un mépris mêlé d'effroi. Cependant, accoutumée à partager tous les sentimens de monsieur Belmont, et rappelée à cette impression habituelle et dominante par le seul mot d'Alexis, la naïve Stéphanie réprima sa première aversion pour Dorsan; et, ne voyant plus en lui qu'un hôte cher au maître de la maison, elle s'empressa de lui plaire, et n'eut pas de peine à y réussir.

On s'assied au bord du ruisseau : la corbeille est posée sur les genoux de Stéphanie, qui sourit et distribue les parts. Dorsan reçoit la plus belle pêche ; les moindres fruits sont pour Alexis; mais Stéphanie les goûte et les partage avec lui. Dorsan ne put se défendre d'un mouvement de jalousie et de surprise. Cependant on lui offre un pain d'une blancheur éblouissante; on épanche pour lui l'eau et le vin que renferme le verre revêtu d'osier: on cherche à dissiper l'ennui qui paraît s'étendre sur son front; à le distraire par le récit de toutes les beautés, de tous les plaisirs que la nature champêtre offre dans sa simplicité. Dorsan ne les comprend pas. Il hasarde à son tour auprès de Stéphanie un de ces complimens usés, que la comparaison des fleurs moins brillantes qu'elle, que le ruisseau qui réfléchit ses attraits, que les oiseaux

jaloux de sa voix peuvent fournir à un fat ou à un poète d'athénée. Stéphanie, à son tour, ne le comprend pas. « Charmante ingénuité ! s'écria Dorsan, le plus bas qu'il lui fut possible. Et bâillant ensuite avec force : « Je commence à concevoir, Mademoiselle, qu'on s'amuse beaucoup ici; (Etendant ensuite les bras comme un homme accablé de sommeil.) ce séjour n'est pas moins gai que notre conversation. La nature, la simple nature est en vérité une belle chose. » Stéphanie fut interdite, et rougit. Mais Alexis : « Monsieur, j'ai entendu dire à mon père que pour sentir la nature il suffisait d'avoir un cœur, et que nos travaux même étaient la source de nos plaisirs. — Hé quoi, ami ! tu fais aussi de la morale? Il n'y a plus d'enfant.... Revenons à ton ouvrage. Ce ruisseau va s'égarer. — Comment s'égarer? — Sans doute,

mon cher et novice agriculteur; ne vois-tu pas que, par cette nouvelle pente, il se précipite dans le champ voisin? — Hé bien? — Hé bien! il va l'enrichir d'un trésor que tu pouvais garder. — Ne voyez-vous pas que ce ruisseau, après avoir arrosé suffisamment notre prairie, mettra en mouvement, par la chûte de ses eaux, le moulin de Jacques, notre voisin? — Et que t'importe Jacques et son moulin? — Ce qu'il m'importe! ce qu'il m'importe!.... (Alexis prononça ces mots avec une noble colère, et une larme coula des yeux de Stéphanie.) D'abord, Jacques est un homme, un homme meilleur, plus utile que.... C'est mon voisin; il nous aide dans nos travaux; il a une nombreuse famille; son moulin lui sert à la nourrir et à en nourrir bien d'autres encore.

« Ce que la nature donne à tous doit-il donc n'appartenir qu'à un seul?

O mon père, que dirais-tu! Tes paroles sont encore présentes à mon esprit : Donne, mon fils; ne vis que pour répandre des bienfaits à l'exemple de la Providence : vois combien elle a été splendide dans ses dons à notre égard; tu ne pourrais les compter : vois combien d'avantages tu retires de la sociéte; tu ne rendras jamais à l'un de tes semblables ce que tu as reçu de tous. Il ajoutait à ces leçons... — Que vous avez parfaitement retenues, et que vous répétez à merveille. — Il ajoutait à ces leçons un apologue.

« Au tems qu'on appelait l'âge de
« fer une querelle éclata entre deux
« prêtres de Cérès et de Bacchus. Ils
« échangeaient auparavant entre eux
« les présens de chaque divinité, c'est
« à dire leurs gerbes et leurs grappes.
« Dès ce moment chacun garda pour
« lui sa récolte. Cependant l'île qu'ils
« habitaient fut dévastée ; on n'épar-

« gna que les ministres des dieux.
« Ils s'obstinèrent dans leur inimitié;
« chacun ferma sa porte à l'autre.
« Qu'arriva-t-il? L'un mourut de faim
« près d'un tonneau, et l'autre expira
« de soif sur un tas de grains. »

« L'apologue est aimable. — La dernière action de monsieur Belmont vaut encore mieux; et vous-même, Monsieur, n'avez-vous pas éprouvé... — Ah, mon frère! s'écria vivement Stéphanie, il vous gronderait s'il venait à vous entendre : n'imiterez-vous jamais qu'une partie de ses vertus! Ne savez-vous pas qu'il vous a toujours recommandé la modestie et la discrétion? — Elle prêche à merveille la petite, reprit Dorsan, qui sentit l'application, mais sans en être humilié; et détournant la conversation: Vous vous aimez beaucoup? — Si nous nous aimons! Alexis! — Ah, Stéphanie! — Quelle est la vie que vous

menez ici? — Celle des honnêtes gens retirés à la campagne. — Ne vous ennuyez-vous jamais? — Jamais. — Vous ignorez les chagrins? — Je n'en ai jamais éprouvé qu'un, répondit Stéphanie; il fut bien amer. Ils m'ont promis qu'ils ne m'abandonneraient plus. — Qui? — Alexis et mon père. Ils furent obligés de faire un long voyage, et ne purent m'emmener. Une bonne tante veilla sur mes jours, car je tombai malade. Ils furent absens trois mois. A leur retour ils me trouvèrent si changée par le chagrin, qu'ils firent le serment de ne plus se séparer de moi. Cette promesse et leur présence contribuèrent à me rendre en peu de tems la santé que j'avais perdue. — Cela est admirable. — Elle n'ajoute pas, Monsieur, reprit Alexis, elle n'ajoute pas que sa tendresse, aussi ingénieuse que vive, chercha et trouva dans les talens de nouvelles consola-

tions et de nouveaux charmes. J'avais cultivé les premières dispositions de Stéphanie.... — Je vous en fais mon compliment. — J'avais été son maître de dessin et de musique. — Et quel avait été le vôtre? — Mon père. — Il n'y a rien d'aimable comme des talens de famille. » Monsieur Belmont parut en cet instant : il revenait du village voisin, où il avait achevé d'acheter tout ce qui lui était nécessaire pour son nouvel établissement.

Stéphanie et Alexis ne voient plus que lui; ils sont dans ses bras. Monsieur Belmont les presse sur son cœur, et, après une longue étreinte et un silence, s'adressant à Dorsan : « Vous le voyez, mon ami, (il fixa ses regards sur ceux de Dorsan en prononçant ces mots) vous le voyez, la plus douce condition de la vie est celle de père de famille. (Dorsan baissa les yeux.) Entre ces deux êtres chéris le malheur

ne peut m'atteindre : leurs caresses, voilà mes trésors, et leur sourire fait ma joie. — C'est lui, c'est lui qui fait tout notre bonheur ! s'écrièrent à la fois Alexis et Stéphanie. — Mon cher Dorsan, continua monsieur Belmont, il faut que je vous fasse part du bonheur que j'ai éprouvé aujourd'hui : un essaim d'abeilles est venu s'abattre sur l'arbre de Stéphanie. — Sur l'arbre qui t'est consacré, ô ma sœur ! s'écria Alexis. — Ce sont les fleurs que tu avais plantées à l'entour qui les auront sans doute attirées, répondit Stéphanie. — Mes enfans, je poursuis. J'ai recueilli l'essaim ; il repose dans une de nos ruches. Apprenez de plus que notre jument a mis bas : le poulain est fort ; il s'élevera à merveille ; ce sera un très-joli cheval : je le destine à Alexis. En achevant ma tournée j'ai vu mes vignes chargées des grappes les plus riches : le tems est

superbe ; nous aurons beaucoup de vin : tout semble prospérer autour de moi. — Mon père, s'écria Stéphanie, c'est que le ciel est juste ; il te récompense du bien que tu fais. — Mon cher Dorsan, ce bonheur n'est rien quand je le compare à celui d'un bon père... (Monsieur Belmont observe Dorsan qui pâlit.) Ne l'as-tu jamais été ? — Jamais, répondit Dorsan qui essaya de dissimuler son trouble. Il se fit un silence. Monsieur Belmont soupira. Les enfans continuèrent leurs jeux. Dorsan, ne sachant que dire, lança malheureusement quelques sarcasmes sur la tendresse dont ce couple charmant paraissait animé ; et il vit à ces mots le feu de l'indignation s'allumer sur le front et dans les regards de monsieur Belmont. « Tout ici vous paraît extraordinaire, dit-il à Dorsan d'un ton de voix concentré et d'un air mystérieux ; c'est qu'en effet il y

a ici une énigme dont vous n'êtes pas digne encore d'avoir le mot. — Cette expression est dure, Monsieur! — Elle est juste, Monsieur! — Si je n'étais votre obligé... — Vous ne l'avez jamais été. — Je me tais et me retire. Pouvez-vous me faire donner un cheval? — Volontiers. Alexis, faites seller le mien. » Il me paraît, disait en lui-même monsieur Belmont, qui s'éloigna à pas lents, il me paraît que le début de ses brillantes aventures a déjà donné de l'humeur à notre illustre Dorsan; puisse-t-il en venir au point d'en être accablé! Je ne le croirai guéri que lorsque ses chimères de félicité l'auront réduit au désespoir. J'ai peut-être eu tort de le pousser ce soir trop vivement. Ah, l'ingrat! que ne sait-il.... Ne le perdons pas de vue; continuons de suivre tous les mouvemens de son cœur. Il était né bon, généreux; il est devenu l'esclave

de la vanité, et il se donne des travers uniquement par ton. La société l'a perdu; la nature le sauvera. Il est impossible qu'elle ne se réveille pas un jour au fond de cette ame qu'elle semblait d'abord avoir formée avec complaisance.

On amène à Dorsan le cheval de monsieur Belmont : c'était un vrai cheval de ferme, au trot dur et pesant. La culotte élégante du cavalier en fut déchirée. « Ah! disait-il en maudissant la malencontreuse monture qui, dans un faux pas, lui fit vider les arçons à l'entrée du premier village, voilà encore un de ces plaisirs, un de ces agrémens que l'on trouve au sein de cette bonne et simple nature. C'est une belle chose que l'absence du luxe et de toutes ses commodités! » Une charrette vint à passer : la nuit tombait; on pouvait voyager *incognito*; Dorsan fut trop heureux d'ob-

tenir de s'y placer sur une botte de foin. Des paysans reconnurent le cheval échappé, l'arrêtèrent, et le reconduisirent à la ferme de monsieur Belmont.

CHAPITRE X.

Le Complot.

Un mauvais génie semble prendre plaisir à empoisonner toutes les sources de la vertu, à semer sur tous les pas des gens de bien des épines et des pièges; c'est lui qui souffle dans le cœur de tous ceux qui approchent de l'homme honnête une envie secrète de lui nuire. Cette envie n'est que le dépit de ne pouvoir s'élever jusqu'aux sentimens qui le distinguent : on a plutôt fait de le calomnier que de l'imiter; plus il paraît difficile de le trouver en faute, plus on s'obstine à lui chercher des torts; ses moindres négligences deviennent des crimes : s'il

se renferme dans la retraite on l'accuse de fuir les reproches des hommes ; s'il cherche leurs regards, et s'il aime au contraire à figurer sur le théâtre du monde, on le taxe de vanité : on épie ses démarches, ses discours, ses gestes ; on le travestit, et le moindre malheur qui puisse lui arriver c'est de se voir livré au ridicule.

Une fois marqué de ce sceau indélébile, il ne peut échapper au sarcasme qui le poursuit en tout tems, en tous lieux, de traits aussi inévitables que perçans ; il ne lui est permis de rien dire, de rien faire de raisonnable ; la raillerie tient le registre et la balance. Mais cet homme a la plus belle ame ; mais son esprit est à la fois délié et sublime ; mais sa vie entière n'est qu'un tissu d'actions généreuses : qu'importe ; il est ridicule : on est sûr en prononçant ce dernier mot d'électriser la malignité, de réveiller le sou-

rire, d'obtenir pour soi-même toute cette considération que les hommes accordent à la méchanceté qu'ils craignent. C'est par-là qu'on remplit à peu de frais les lacunes de la conversation, et qu'on attire toute l'attention, tous les regards d'un salon où l'ennui circulait déjà. Un bon mot est tout prêt, la fusée part, et son bruit et son éclat ramènent la gaîté bruyante : c'est alors que l'amitié même abandonne quelquefois le malheureux ; c'est alors que, pour montrer de l'esprit, on oublie le devoir le plus sacré pour les bons cœurs. Les épigrammes volent; celle dont un ami frappe un ami n'est ni moins acérée ni moins douloureuse que le poignard dont Brutus perça son père.

Je n'ai peint que les victimes du ridicule; comment représenter celle d'une haine envenimée? Un fripon démasqué, un sot humilié, un fat

méprisé se liguent : malheur à l'objet de leur ressentiment! On fabrique, on colporte d'abord mystérieusement, ensuite avec moins de précaution; enfin, on étale au grand jour des anecdotes scandaleuses. Si quelqu'un se récrie on a des témoins tout prêts; on l'a vu, on l'a entendu, on était là. Le public ne le croit pas le premier jour; la vertu outragée ne répond que par le silence, et le silence est plus fort que la calomnie. Elle continue de crier : les oreilles s'ouvrent; l'esprit est encore rebelle; il cède enfin. L'importunité lui tient lieu de conviction; et ce qu'il avait d'abord rejeté comme une fable, prend à ses yeux les traits et les couleurs de la vérité.

Voilà donc un homme abymé; il ne se relèvera plus. Les mensonges les plus absurdes ont fondu sur lui comme un orage; il en est foudroyé, anéanti. Comment remonter à la source de ces

bruits? il y a dix ans qu'ils circulent : les peser? quel travail! en douter? quel effort! les analyser? quel ennui! Il est plus doux de retomber sur l'oreiller de la paresse, et de tout croire plutôt que d'examiner la moindre chose : d'ailleurs, c'est Monsieur un tel qui est l'accusateur, et Monsieur un tel jouit de grands revenus, et d'une considération qui égale ses revenus. Peut-on refuser son assentiment à celui qui tranche, domine dans les cercles, et que l'on écoute, que l'on croit même avant qu'il ait parlé? enfin se fera-t-on une affaire avec lui pour le contredire? Il ne le souffrirait pas. Son crédit est immense; ses passions sont en raison de son crédit, et parmi ses passions la vanité et l'emportement tiennent le premier rang. Il faut donc bien se garder de choquer sa vanité et d'exciter sa colère. Ne distribue-t-il pas les places? ne dispose-t-il pas des

réputations? Où se présenter si l'on était banni de sa société? C'est là que se rassemble l'élite de Paris; des femmes remplies de grâces, des hommes pleins d'esprit : ce serait se brouiller avec la fortune, avec les grâces, avec les beaux esprits, avec tout Paris, que d'aller se compromettre pour défendre un pauvre homme de bien opprimé.

Que ne se défend-il lui-même? L'élévation de son ame ne le lui permet pas. — Il a tort. — Il l'essaierait en vain, puisqu'il n'a aucun prôneur, puisqu'il vit obscur, puisqu'il ne dispose ni de la fortune, ni de la puissance. — Il a tort. — Il en appelle à sa conscience, qu'il regarde comme le seul juge de sa conduite; au public, moins passionné; à l'impartiale postérité, s'il mérite de l'occuper un jour. — Il a tort, vous dis-je, il a trois fois tort. Ce sont ces chimères de per-

fection qui égarent tous ces hommes singuliers, après un vain fantôme de supériorité qui leur échappe, et qui ne leur laisse en fuyant que la honte et le mépris. Pourquoi affecter de valoir mieux que les autres? n'est-ce pas insulter aux mœurs de son siècle? il faut prendre les hommes comme ils sont; dès qu'on s'en sépare où qu'on leur rompt en visière, on devient leur ennemi : il ne faut choquer personne. — Quoi ! pas même un sot? — Quel danger! — Pas même un fat? — Quelle folie! — Pas même un fripon? — Quelle imprudence!

Ainsi raisonnent les plus honnêtes de ceux que considère le monde. Qu'attendre des autres? Horreurs, perfidie.

Il faut fuir comme le misantrope dans un désert, ou plutôt imiter monsieur Belmont, se réfugier à la campagne, dans le sein de sa famille et de la nature.

C'est là cependant que de nouvelles persécutions l'attendaient. Cet esprit de haine et d'envie qui se manifeste avec légèreté au sein des villes semble dans les campagnes acquérir une activité nouvelle, et gagner en méchanceté ce qu'il perd en grâces : c'est là que des surfaces brillantes ne voilent pas les difformités du vice ; on ne cherche point à atténuer le reproche, à affiler la pointe du trait avec adresse, à donner enfin à la malignité le masque de l'esprit ; on calomnie brutalement, on insulte outrageusement, on déchire impitoyablement. Une préférence, un avantage obtenus deviennent des attentats. C'est là que se montre dans sa plus hideuse nudité l'égoïsme jaloux et malade de tout le bien qui arrive aux autres : leur prospérité l'importune ; et, ne pouvant la détruire autrement, il s'efforce de la noyer dans le poison de ses discours.



Que faire dans une petite ville, si l'on ne passe le tems à critiquer tout ce qui se fait, tout ce qui se dit? L'honnête Astur et la vertueuse Saint-Albans excellaient dans cet art de dénigrement. Les liaisons de Dorsan et de Belmont fournissaient depuis quelque tems la matière de leur entretien. Quel rapport peut-il exister, disaient-ils, entre ce sage et cet écervelé? Le dernier est à ménager; il est riche. Monsieur Belmont est un triste original, disait madame de St.-Albans. Et monsieur Dorsan, répondit Astur, est un original plaisant : voilà la différence. —Vous ne l'aimez pas. —Vous l'aimez peut-être trop, Madame. — —Qui, moi! ce serait manquer d'expérience et de goût : j'avais cru que vous connaissiez le mien. — Ah, Madame!... dit Astur en se précipitant à ses genoux. Il ne put achever, sa perruque s'étant accrochée à la gar-

niture de la robe de Madame. Madame ne put contempler sans éclater de rire ce chef tondu, et l'attitude de l'acteur qui semblait faire amende honorable. —Relevez-vous, et reprenez, Monsieur, votre perruque et votre gravité. Que disions-nous? — Que Belmont est un pédant et votre Dorsan un fat. — Du moins ce dernier nous amuse; d'ailleurs, ne vous a-t-il pas confié ses affaires? Vous êtes homme à vous venger par vos mains. — J'en suis incapable. — Et Belmont? — Pour celui-là il me semble que j'aurais du plaisir à le ruiner. — Que vous a-t-il fait? Rien. Je suis importuné de tous les éloges qu'on lui donne à tort et à travers : on le trouve partout.

Dès qu'il y a une bonne action à faire il s'en empare comme d'une propriété exclusive. Ce n'est pas que je voulusse l'imiter; je ne suis pas assez sot que de me ruiner pour les au-

tres. Sommes-nous donc chargés de réparer les torts de la nature ou de la société ? — Nous aurions beaucoup trop à faire sans doute. — Et n'est-ce pas le mal de l'un qui produit le bien d'un autre? Cela m'est démontré, ce qui s'appelle évidemment démontré : je n'ai jamais vu autre chose depuis que j'exerce les nobles fonctions de praticien. — Assurément vous vous seriez bien gardé de verser le moindre baume sur les plaies profondes de la triste humanité? — Vous me persifflez, Madame; mais raisonnons, je vous en prie. — Voyons votre raisonnement. — Vous me piquez; Hé bien, madame, cette maison que vous habitez, ce riche collier dont vous vous parez, si je m'étais laissé attendrir aux pleurs des malheureux, aurais-je pu vous les offrir ? Répondez à cela. — Monsieur Astur est aussi poli que délicat. — Hé bien, Madame,

laissons de côté les personnalités, et revenons-en purement à la médisance. — Voilà de quoi composer une bien agréable soirée. Hé bien, monsieur Artur, qu'y a-t-il de nouveau? — Ce qu'il y a de nouveau, Madame? c'est votre sécurité, tandis que l'on se moque peut-être de nous. — Comment se moquer de nous! — Oui, Madame. Ne voyez-vous pas, comme je vous le faisais remarquer avant cette digression, dont je vous demande mille fois pardon, ne voyez-vous pas que monsieur Belmont s'est emparé exclusivement de Dorsan? Ils ne se quittent pas: quel si grand intérêt peut rapprocher des êtres aussi antipathiques? Ils n'ont plus d'affaires à démêler; vous sentez bien que nous sommes l'objet de leur entretien, de leur envie peut-être. Assurément, après avoir épuisé les lieux communs *sur l'endroit*, il faut bien qu'ils s'occupent des per-

sonnes les plus distinguées ; et ici qui pourrait nous disputer nos avantages ? Eux seuls, Madame, eux seuls. Ne doutez donc pas de l'empressement avec lequel ils nous rabaissent, ils nous dénigrent. L'autre jour je les aperçus de loin ; ils regardaient votre maison, et Dorsan levait les épaules en poussant de grands éclats de rire. — Mais voilà qui est du dernier impertinent. — Sur-le-champ j'augurai qu'ils nous tenaient sur le tapis ; qu'ils parlaient, Madame, de ces prétentions excessives que vous conservez malgré votre âge..... — De la rapacité, Monsieur, avec laquelle vous dépouillez vos cliens..... — De la condition que j'ai mise à votre séjour dans cette maison ; condition que vous oubliez trop souvent, Madame... — Des bassesses et des subtilités, pour me servir d'un mot bien doux, à l'aide desquelles vous en êtes devenu le triste et honteux pro-

priétaire ; ce que vous oubliez trop souvent, Monsieur. — Mais, Madame.... — Mais, Monsieur...... — Est-ce donc à nous qu'il convient de nous traiter ainsi ? Ce n'est pas moi, Madame, qui parlais ; je traduisais la conversation de nos voisins. — Et moi je la continuais. — Nous anticipons, ce me semble, sur les querelles de l'hyménée. — De l'hyménée ! osez-vous y prétendre ! — Celui-là est fort ! Après ce qui s'est passé entre nous il me semblait, Madame..... » — Dorsan se précipita alors dans l'appartement en éclatant de rire. Aux premiers mots de la dispute il s'était arrêté discrètement. Les deux acteurs en scène, emportés par la chaleur de leur querelle, n'avaient pas aperçu son *à parte*: « Allons, augustes amans, ajouta-t-il en fredonnant l'ariette du dénouement d'un opéra comique, qu'on me donne la main. » Il saisit celle de madame de

Saint-Albans, et la baisa. « Allons, mon cher praticien, point de chicane, donnez-moi la vôtre. » Et il serra la main d'Astur comme s'il eût voulu lui donner une entorse. « Je vous remercie. » Il les força de la manière la plus comique à s'embrasser, tandis que, plongé dans les coussins du sopha, il redoubla ses éclats de rire à la vue de cette scène qu'il ne cessait d'appeler le drame le plus touchant auquel il eût assisté de sa vie.

Cette explosion de gaîté fut si bruyante, si franche, qu'elle finit par opérer sur le sourcilleux Astur lui-même. Madame de St.-Albans, qui se repentait d'avoir poussé les choses trop loin, se prêta de fort bonne grâce à cette réconciliation forcée. La confiance parut un instant succéder à la plus affreuse discorde; on reprit la conversation; » on prononça le nom de Belmont. « Ne m'en parlez plus,

dit Dorsan. — Voilà du nouveau, dit Astur. — Qu'est-ce donc? reprit madame de St.-Albans. Hé quoi! brillant apôtre de l'union, qui peut vous séparer de la moitié de vous-même? — Sa fureur de moraliser. Figurez-vous, M. Astur, que vous aimez moins les procès que ce diable d'homme n'aime les sermons. Il fallait mourir ou divorcer. Je divorce. — Vous parlez de procès, dit Astur, je lui en ferai un, Monsieur. — Comment? — Je n'en sais rien; mais je vous dis que je lui en ferai un. — Ha! ha! effectivement cela l'occuperait. »
Ce que Dorsan disait par légèreté pure, et sans y attacher la moindre conséquence, Astur le releva, le médita profondément, et jeta dès ce moment même les fondemens du plus odieux projet.

CHAPITRE XI.

L'Incendie.

TOUT à coup des cris affreux se font entendre. Madame de St.-Albans se précipite vers la fenêtre ; elle jette un regard sur la campagne : tout était en feu dans le lointain. Les chaumières croulaient dans des torrens de flammes ; du sein d'un tourbillon de fumée noire et épaisse s'épanchaient, comme du centre d'un nuage, des nappes de feu que le vent précipitait ainsi que des laves dévorantes : les gerbes amoncelées dans les granges servaient d'aliment rapide à la fureur de l'incendie qu'elles augmentaient. La nuit redoublait encore l'horreur

de ce spectacle. On apercevait des mères qui se jetaient au milieu des flammes pour sauver le berceau de leurs enfans ; ici des jeunes gens emportaient dans leurs bras des vieillards évanouis. Les femmes faisaient retentir les airs de cris aigus, et les enfans pleuraient. Tous les hommes s'empressaient d'arrêter les progrès du feu : l'un, pour en interrompre la communication, n'hésitait pas à sacrifier le toit de ses pères; armé de la hache, il faisait tomber sous ses coups redoublés les poutres enflammées : d'autres épanchaient l'onde à grands flots. Personne ne restait sans emploi; chacun se partageait les travaux; on courait, on se pressait, on se heurtait. Un silence plus effrayant que la désolation universelle succède aux gémissemens, aux cris du désespoir; on n'entend plus que le mouvement général, le bruit des travaux,

celui des ruines, et le mugissement des flammes qui dévorent en pétillant.

Madame de St.-Albans s'évanouit à ce spectacle. Astur la soutient, fort embarrassé de sa contenance. Dorsan vole pour partager les périls, et distribuer des secours. En cet instant la nature reprit tous ses droits sur son cœur.

Il arrive hors d'haleine. La première personne qu'il rencontre c'est Belmont : ils s'embrassent. Belmont se charge d'un seau, et continue de donner des ordres et des conseils avec une intrépidité calme. Dorsan courait du côté de la ferme. « Non, mon ami, lui dit Belmont, sauvez cette chaumière; c'est toute la fortune d'un pauvre père de famille. — Mais la vôtre? — Je la perdrai; nous conserverons celle-ci. — Il est toujours Belmont. » Alexis et Stéphanie secondèrent les efforts de Dorsan; la

chaumière, grâce à leur intrépidité, à leur adresse, à la rapidité de leurs secours, est préservée de l'incendie qui ravage les propriétés de Belmont. Ils y courent alors malgré ses cris: tous les cultivateurs, dont cet homme vertueux était l'idole et le bienfaiteur, revenus de leur première consternation, abandonnent à leur tour leurs maisons pour la sienne. Il était trop tard; au moment où ils allaient y monter le comble frémit, chancelle et s'abyme avec fracas dans un gouffre de feux qui s'alongent aussitôt en colonnes menaçantes. Trois fois Alexis voulut franchir cette barrière enflammée, et trois fois le volcan le repoussa par un déluge de cendres brûlantes, d'étincelles et de fumée. Il allait s'élancer encore; mais Stéphanie le retint en se jetant dans ses bras, et en l'entraînant sur les pas de M. Belmont. Tout le monde les suivit.

M. Belmont achevait, par une manœuvre adroitement calculée, de conserver la moitié du village : il venait de reconnaître à des signes certains que la direction du vent allait changer; et, mettant heureusement à profit cette circonstance, il se hâtait de diviser le point où les deux rues principales du hameau se coupaient à angle droit. Une seule alors qu'il était impossible de conserver, et c'était la ligne sur laquelle se trouvait une partie de ses propriétés, demeurait livrée à toute l'action des flammes dans la direction du rumb qui s'élevait. Il suffisait d'isoler l'autre pour la garantir. Dorsan et les jeunes gens achevèrent cette opération que l'évènement justifia.

Lorsqu'elle fut terminée monsieur Belmout répandit antour de lui l'argent et les consolations. Il en avait lui-même plus besoin que ceux aux-

quels il les prodiguait; car il venait de voir périr en un instant toutes les acquisitions du passé, toutes les espérances de l'avenir. Cette ferme était sa seule ressource; tout était brûlé: les granges où était entassée la plus belle récolte, les bergeries, les celliers, le cabinet même qui renfermait des papiers de la plus haute importance, tout n'était plus qu'un monceau de cendres.

Le front de M. Belmont n'avait rien perdu de sa sérénité: il embrassa ses enfans; et, se retournant vers Dorsan qui, fidèle à son caractère, lutinait une jeune paysanne: « Vous le voyez, mon ami, les caresses de nos enfans sont la meilleure des richesses; je n'ai rien perdu: s'ils pensent comme leur père, ils sauront trouver dans le travail et dans l'économie des trésors d'autant plus précieux, que la source en sera toujours en eux.

mêmes, et qu'il n'appartiendra ni aux évènemens, ni aux hommes de la tarir. — Tu moraliseras donc toujours ! Je te le cède en philosophie, mon très-cher, et je t'avoue qu'à ta place je ne trouverais pas en tout ceci la moindre moralité à placer. Belmont, voici mon tour. La maison d'un ami, la tienne te redemandent... (Apercevant l'étonnement de Stéphanie.) Je serais bien malheureux, Mademoiselle, si cette proposition vous étonnait. Avez-vous cru que la légèreté d'esprit dût exclure la solidité du cœur ? Allons, mon ami.... » (Il prit le bras de Belmont. Stéphanie, attendrie, embrassa naïvement son cousin Dorsan, tandis qu'Alexis frappant rudement et avec amitié sur l'épaule de celui-ci, se contenta de dire : c'est fort bien.)

Belmont, sans le remercier, mais tonché du retour de Dorsan, accepta

avec une généreuse confiance ce qu'on lui offrait avec une noble simplicité. Il s'éloignait appuyé sur son ami et ses enfans, lorsqu'une scène touchante vint suspendre leur marche. « Arrêtez, dit le vieillard dont monsieur Belmont avait sauvé l'habitation ; arrêtez : n'acheverez-vous point mon honheur ? ne vous dois-je pas le foyer de mes pères, l'asile de mes enfans ? Grâce à vous je mourrai sous l'arbre que j'avais planté dans le sein de l'héritage que m'avaient laissé mes ancêtres, et qui passera à mes enfans. Daignez vous y réfugier ; il vous appartient, puisque, sans votre courage, sans votre humanité, il n'existerait plus. Que les mortels qui vous ressemblent sont rares ! qu'on est heureux de les posséder ! quel trésor que leur présence ! de grâce ne me l'enviez pas ; demeurez avec nous. — Oui, oui, de-

meurez avec nous, s'écrièrent aussitôt tous les bons villageois. Non, Monsieur, disaient-ils à Dorsan, nous ne vous le céderons pas; il appartient à ceux dont il fait le bonheur; c'est le chef, c'est le père de tout ce canton: une famille peut-elle abandonner son père ? » — Mon ami, vous l'entendez; mon cœur ne peut leur résister; il habite au milieu d'eux. — Je ne m'oppose plus, répondit Dorsan, à des droits aussi sacrés : l'amitié doit s'oublier, et faire le sacrifice d'elle-même... aussi bien ma manière de vivre t'aurait gêné; il ne faut gêner personne, et ses amis encore moins que les autres. Reprenons nos rôles : deviens, j'y consens, un vrai patriarche, tandis que je fournirai, tant bien que mal, ma carrière de franc étourdi ou de vaurien; je ne disputerai pas même avec toi sur les termes. Adieu, mon cher Belmont; nous nous reverrons. Je cours

réparer le désordre de ma toilette; elle a prodigieusement souffert de nos exploits ; l'affaire a été chaude. Mais le moyen de se présenter chez Cécile, chez Julie, chez Elmire dans l'état où me voici ! je me fais horreur. — Ah ! Monsieur, dit la naïve Stéphanie, il n'y a point de parure qui puisse vous embellir autant que celle-ci. — Hé ! mais petite, ce que vous dites-là a du trait... c'est charmant !... je vais me faire habiller ; adieu.

CHAPITRE XII.

L'Embarras d'un Fat.

LAISSONS reposer M. Belmont sur l'oreiller de la vertu; n'essayons pas de peindre son entrée dans la chaumière, et les larmes et les bénédictions dont il fut l'objet : ce tableau est au-dessus de nos crayons.

Tandis qu'après un repas frugal il goûte à côté de ses enfans et de ses véritables amis un sommeil paisible, Dorsan, agité par ses passions, vole à la demeure de Julie qu'il se propose de surprendre. Il a corrompu à prix d'argent une des suivantes qui doit l'introduire dans la chambre de sa maîtresse au moment où elle sera en lormie.

Déjà l'instant propice a brillé : il est deux heures ; partout règne le silence. Dorsan, parfumé, et enveloppé d'un manteau, se glisse le long des murs : il a franchi celui du jardin, il est au pied de la terrasse. Il aperçoit de la lumière dans un des pavillons du château. Il donne le signal : on paraît aussitôt à une croisée ; c'est la suivante. Elle s'excuse de ne pouvoir descendre, et lui indique mystérieusement les fenêtres de l'appartement de Julie. On lui fait remarquer en même tems une échelle de jardinier propre aux escalades galantes. Dorsan aussitôt s'en empare : la suivante se retire : il ne voit et n'entend plus rien ; l'obscurité est profonde et le favorise.

Il a déjà un pied sur le balcon lorsqu'il sent retirer l'échelle. Il était alors guindé à la hauteur d'un second étage ; il se croit surpris par

un rival, et il tire bravement son épée dont il bat les airs.

Pendant qu'il s'escrimait contre les vents, des lumières soudaines circulent dans le château, et l'éclairent en entier; toutes les fenêtres s'ouvrent à la fois, et à la clarté de cette multitude de flambeaux Dorsan vit paraître aux croisées voisines madame de Saint-Albans, Cécile, Elmire et la perfide suivante, accompagnée de Julie. Cette dernière, fidelle à son systême de mystification, les avait rassemblées pour jouir de l'embarras de Dorsan qui réclamait en vain l'hospitalité.

On ajoute même qu'une pluie artificielle et perfide maltraita outrageusement le héros de l'aventure, dont la situation devenait de plus en plus difficile. On le laissa épuiser les prières les menaces, les madrigaux, les épigrammes; on ne lui répondait

que par des éclats de rire que l'écho semblait prendre plaisir à prolonger. Dorsan, piqué, conserva sa présence d'esprit, changea de tactique, et mit les rieurs de son côté. Il s'adressa aux rivales de Julie, et, reprenant le ton de cette fatuité facile et imposante qui lui était si familière : « Je puis vous assurer, Mesdames, que je sortais de l'appartement ; il est tems de se retirer. »

Tout le monde applaudit à cette réponse, excepté Julie. Aucune femme ne croyait que Dorsan dît vrai ; mais il n'y en avait pas une qui n'affectât de le croire pour désoler une rivale : c'est ainsi qu'est fait cet excellent cœur féminin. Maîtresse du champ de bataille, Julie ordonna la retraite : les flambeaux disparurent, et les fenêtres se fermèrent.

Dorsan ne pouvait descendre sans se rompre le cou. Des volets intérieurs

lui défendaient l'entrée. Il pesta, jura, fit du bruit. On lui conseilla de rester tranquille, et on lui souhaita le bonsoir. L'air était frais; notre héros s'enveloppa de son manteau, et se résigna à passer la nuit à la belle étoile, entre ciel et terre.

Il y avait à peu près une demi-heure que la pénitence durait, lorsqu'il crut entendre un mouvement derrière les volets : effectivement ils s'entr'ouvrent; mais avant d'obtenir l'entrée il fallut subir les articles d'une capitulation. Il crut reconnaître la voix de la suivante...

« . . . . Dans le simple appareil
« D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. »
RACINE.

A moitié entortillée dans les rideaux qui achèvent de la voiler, elle commence, à travers les carreaux qui défendent l'approche, la conversation suivante avec le chevalier malen-

contreux : « Vous jurez de ne pas enfreindre les articles de la capitulation? — Je le jure. — *Premier article :* le passé sera regardé comme non-avenu ; il n'en sera fait aucun reproche à aucune des parties intéressées, ni à la suivante, ni à sa maîtresse. — Accordé, sous la réserve que la perfide Julie est seule exceptée de tout pardon, et demeure plus que jamais exposée à la vengeance du patient. — Prenez garde, Monsieur ; la sienne est bien plus à craindre : n'allez pas la réveiller ; songez d'ailleurs que, dans la situation où vous êtes, vous devez vous attendre à recevoir des lois plutôt qu'à en dicter, et que vous voilà prisonnier à discrétion. — Allons, accordé sans réserve. Mais ouvre-moi ; je suis inondé d'eau et glacé de froid. — *Article second...* — Laisse là ton article second, traîtresse, et ouvre-moi. —

Article second : Aussitôt qu'il sera entré, monsieur le chevalier se mettra à deux genoux, et me demandera pardon de son impertinence; il conviendra que c'est outrageusement, méchamment, calomnieusement qu'il a prétendu... — Je consens à tout, je conviens de tout; ouvre-moi. — *Article troisième...* — Ah, démon!...— Je me retire si vous continuez à m'interrompre. — Je ne dis mot. — *Article troisième :* Il est expressément convenu qu'après avoir obtenu une grâce, qu'il ne tiendra que de notre bénignité spéciale et d'une indulgence dont je rougis, le susdit chevalier, toujours enveloppé de son manteau, pourra s'étendre sur le sofa; mais qu'il y restera sans se permettre aucune excursion téméraire et indiscrète. — Accordé, à l'exception de la dernière clause qui est absolument refusée. — Il faut donc vous

resigner, Monsieur, à passer la nuit sur le balcon. — Elle est bien froide, et voilà un orage qui se forme. (En effet, le tonnerre grondait dans le lointain, et de larges gouttes de pluie, dont l'interlocuteur était frappé, le pressaient de marcher à la conclusion.) Allons, tu viendras me tenir compagnie sur le sofa? — Hé quoi, Monsieur! c'est ainsi que vous vous jouez de ma bonté! vous insultez une honnête fille!... — Le diable m'emporte si j'ai jamais rencontré une suivante aussi bégueule. Concluons, ma chère. Je vais me faire comprendre : voici ma bourse; il y reste une quarantaine de louis; je t'embrasserai si cela te fait plaisir : sinon, non; je disposerai du sofa en maître. Voilà qui est convenu : je promets tout; aussi bien je ne puis faire autrement : mais tu abuses étrangement des avantages du poste.»

La fenêtre s'ouvrit à ces mots. Dorsan, plus vif que l'éclair, se précipite, et sans donner le tems à cette femme de se reconnaître, l'entraîne avec lui sur le sofa. On lui résiste faiblement. « Tiens, ma chère, dit-il, j'ai toujours préféré les suivantes à leurs maîtresses... D'abord elles nous trompent moins, nous volent moins : ensuite... ensuite, comme je te le disais, elles sont plus fraîches, plus agaçantes, plus... naturelles, c'est le mot. Quel bonheur de se venger ainsi de Julie !... — Sur Julie elle-même, s'écria la fausse suivante. Il faut enfin me justifier. — Vous êtes une bien singulière femme. — Singulière, il est vrai. Sachez que rien ne me plaît que ce qui est extraordinaire. Désoler un amant et des rivales est mon plus grand plaisir. — Charmant caractère ! — Ingrat ! — Pourquoi me recevoir en secret après m'avoir humilié en

public, et m'introduire enfin par une fenêtre quand il était si simple de m'ouvrir la porte? Pourquoi m'offrir une suivante en me livrant Julie?...

« Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiraient jamais. »
VOLTAIRE.

— Mon cher Dorsan, vous connaissez bien peu les femmes; vous êtes un enfant. Exciter votre désespoir, le porter au plus haut degré, l'appaiser ensuite pour satisfaire un caprice, cela explique tout. J'ai voulu continuer à me moquer de vous, et j'y ai, je crois, parfaitement réussi. — Etait-il nécessaire, je vous prie, de mettre le public dans la confidence? — Le public! ce sera pour une autre fois; aujourd'hui il suffisait de nos amies. — Nos amies! — Oui, c'est ainsi qu'on appelle des femmes avec qui l'on vit, et que l'on déteste. Vous rappelez-vous l'instant de votre as-

cension aérienne, votre séance sur le balcon?... — Laissons cela. — D'honneur, je ne songeais nullement alors à vous recevoir. Il me paraissait piquant de vous voir rester entre ciel et terre, à peu près comme une divinité d'Opéra, lorsque les contre-poids qui soutiennent son char au milieu des nuages viennent à s'arrêter tout à coup. — C'est un tour de page. — Cela me parut devoir être plaisant, et votre embarras si complet, que je résolus d'en faire part au cercle : il n'y a rien de mieux pour ruiner un homme auprès des autres femmes que de le placer dans une situation ridicule où son amour-propre ait étrangement à souffrir. — Je m'en vengerai... — Ne vous en avisez pas. — En adorant tous vos travers. — Vous m'excédez déjà. — Daignez continuer; j'ai quelque droit aux confidences... — Qui vous concernent. Hé bien, ache-

vons de causer; aussi bien que ferions-nous? — Ah, Julie! — Qu'est-ce, Monsieur?.... Croyez-vous qu'il me prenne fantaisie de répéter la scène à laquelle j'ai bien voulu me prêter pour un instant. — Vous aviez bien raison de me le dire; je n'entends rien aux femmes. Ah, Julie!.... — Encore! Je vais sonner. — A l'heure qu'il est! — L'aventure en sera plus extraordinaire. — Elle vous compromettra. — Moi? il y a long-tems que j'ai pris mon parti : j'ai toujours laissé dire le public; l'essentiel pour subjuguer ses suffrages c'est de le braver, de ne ressembler à personne, et de satisfaire toutes ses fantaisies, pourvu qu'elles ne soient pas vulgaires. — Génie aussi profond que malin! j'admire, et me tais. — Achevons de causer. Mes suivantes me disent tout. — Comment! — Tout vous étonne. Rien de si simple : je suis

riche, et je les paie mieux que ceux qui veulent les corrompre. La femme à laquelle vous vous êtes adressé a bien gagné l'argent que vous lui avez donné, puisqu'elle a retiré l'échelle qui devait servir à votre départ. — La perfide! c'est elle... — Remerciez-la, vous dis-je; sans cette espiéglerie propice auriez-vous eu le courage de garder ce poste? auriez-vous reçu le prix de votre patience héroïque? — Quoi! vous aviez pensé réellement à venir à mon secours? — Qui, moi! point du tout. — Vous devenez inexplicable. — Vous redevenez novice. Vouloir expliquer les démarches d'une femme, les combinaisons de son esprit, les mouvemens de son cœur, mais c'est rechercher l'origine des vents. Mon ami, nos sensations sont extrêmement mobiles et fugitives : nous aimons, nous haïssons sans savoir pourquoi, nous nous détermi-

nons surtout par l'imprévu, par le bizarre : rechercher le soir l'homme qui nous avait déplu le matin; en un mot, faire pencher la balance au poids d'un grain de sable, c'est ce qu'on voit tous les jours et à chaque instant. Mais il y a encore dans notre ame une disposition particulière qui consiste non-seulement à contrarier les autres, mais à se contrarier elle-même. Est-ce que nous raisonnons, Monsieur; et en me permettant ce long bavardage que fais-je? J'obéis au lutin intérieur qui me souffle telles ou telles idées auxquelles je ne tiens pas plus qu'à vous-même. — J'aime beaucoup cette expression du lutin intérieur; mais oserais-je, en toute humilité, vous soumettre une objection. Il me semble, Madame, que les femmes, en général, sont toutes taillées, quant au moral, sur le patron que vous venez de broder avec beaucoup

d'esprit. En effet, j'ai connu une femme qui, forcée de se décider entre deux amans, choisit celui qu'elle avait long-tems détesté, uniquement pour désoler l'autre. J'en ai vu quelques-unes ne faire attention à un homme que parce qu'il les avait insultées, et lui vouloir d'autant plus de bien qu'il avait dit de mal de leurs personnes. Je sais que l'amour se compose, suivant de grands moralistes, d'amour-propre et de curiosité, et que, dans ce mélange, la dose de la curiosité est la plus forte. D'après cela, tout ce qui sort de la ligne du vulgaire appartient à la curiosité d'un sexe chez lequel ce sentiment est encore plus fort que chez les hommes. Il n'en faut pas davantage sans doute pour expliquer le goût de madame de.... pour ses gens; de madame de..., pour quelque chose de pis; de madame de..; pour des êtres que la na-

ture avait encore placés plus loin d'elle. Il suffit de se dire : c'est que *Madame une telle* est curieuse. Vous voyez, Julie, que je ne suis pas si novice, que j'entends quelque chose aux femmes, et que je sais traduire ou expliquer leurs caprices. — Hé bien ! cela ranime le mien pour toi. — Est-il vrai ? — Je suis curieuse. »

Un long silence succéda. « M'est-il permis à présent, reprit Dorsan, de savoir comment l'idée vous vint de me recevoir après m'avoir exclu ? — Mais.... comme une idée arrive à notre insu... — Pardon si je vous interromps ; j'en reviens à l'objection que je n'ai pas eu le tems d'achever. Votre caractère est celui des femmes en général ; mais du moins elles se gardent bien d'en convenir. — Moi je suis franche pour me distinguer des autres. — Ce qui me surprend encore c'est votre amour de l'analyse...

car, d'honneur, vous analysez parfaitement. — Mon cher Dorsan ; il faut suivre la mode ; l'analyse est à la mode comme les turbans : d'ailleurs, vous saurez que mon dernier amant était un idéologue. — Enfin, me direz-vous à quel coup du sort j'ai dû la faveur inespérée de... — A vous-même : votre esprit ne vous abandonna point. Le trait fut retourné contre moi avec beaucoup d'adresse lorsque, vous adressant aux spectatrices de votre infortune, vous affectâtes de leur faire croire que vous sortiez de mon appartement : je formai sur-le-champ le dessein de vous l'ouvrir. Vous me parûtes suffisamment mystifié, et je pensai à renvoyer l'erreur aux rivales envieuses et malignes qui avaient joui un instant de mon embarras. Je craignis que, si je me faisais connaître de vous sur-le-champ, votre juste ressentiment n'éclatât ; je songeai donc

à vous tromper encore : je contrefis la voix de ma suivante, et je lui enlevai un hommage détourné et qui s'égarait. Quel comble d'adresse et de plaisirs ! Il faut en convenir, c'est la perfidie seule qui les assaisonne... Mais le jour paraît, il faut vous retirer ; je l'exige, il le faut. — Mais vos gens, votre portier?... — Vont se lever et vous reconduire. — Y pensez-vous, Julie? vous êtes folle. — Je suis sage. Je ne sais si je sauve ma réputation, mais je trompe des rivales. — Je ne vous comprends plus. — Ne convenez-vous point que vos pas sont observés? Mes rivales n'auront pas manqué de placer leurs gens aux aguets, n'y eût-il à se défier ici que de la jalouse Elmire... Ah! mon cher, prenez garde à cette femme-là ; elle est capable de tout, de vous poignarder même... c'est une espèce d'Espagnole du tems de Philippe II ; ce sont des mœurs d'un autre siècle.

Revenons à la manière dont vous allez sortir. Commencez par casser deux carreaux de la fenêtre extérieure. Vous hésitez... Je les briserai moi-même... voilà qui est fait... Tirez votre épée... N'ayez aucune peur... Donnez-la-moi... Les franges du sofa coupées, l'épée laissée à terre, quel dramatique!... A présent je vais crier à la violence, sonner de toutes mes forces, réveiller mes gens, et vous faire mettre à la porte. — Mais, Madame... — Mais, Monsieur, il n'y a pas d'autre moyen ; il faut que l'un de nous deux soit sacrifié : assurément ce ne sera pas moi. — Joué deux fois en une seule nuit!... — Ce ne sera pas la dernière, dit Julie en riant; je vous prends, mon cher Dorsan, pour la victime de toutes mes espiégleries. Heureux mortel! bénissez votre sort. Attendez-vous à être aimé, persécuté, caressé, baffoué, abandonné,

repris, et, pour commencer la connaissance, reçu et chassé. » Dorsan voulut répliquer; mais Julie, commençant aussitôt son nouveau rôle, redoubla le désordre de son ajustement, laissa tomber sur ses épaules charmantes ses cheveux longs et noirs, leva au ciel des yeux chargés de langueur et de trouble, parut pâlir, au point que Dorsan lui-même en fut touché, se mit à rire aux éclats de sa surprise, et, revenant aussitôt à la situation, poussa un long soupir, puis des cris accompagnés du mouvement de toutes les sonnettes, tandis que son amant se résignait malgré lui à sa nouvelle disgrace.

Les femmes et les domestiques accourent. Julie, respirant un effroi simulé, leur ordonne, avec une dignité qui déconcerta le pauvre Dorsan, de mettre à la porte un homme qui avait eu l'audace de s'introduire dans son

appartement, et de l'y menacer de la dernière violence; que, par respect pour sa naissance, elle ordonnait qu'on ne lui fît aucun mal, et qu'on le reconduisît à son domicile.

Dorsan est entraîné aussitôt, sans avoir la force de prononcer un seul mot. Les amies de Julie s'empressent autour d'elle, la félicitent ironiquement d'avoir échappé à un aussi grand danger, et se retirent discrètement pour lui laisser goûter un repos dont elle a besoin.

Dorsan, rentré chez lui sans encombre, grâce à son escorte, reprit ses esprits, se mit à rire, et cependant frappa du pied deux ou trois fois la terre. Il éprouvait à la fois le plaisir que donne une conquête nouvelle, le dépit d'en être joué, et l'embarras de la conserver.

« Le caractère de Julie est méprisable, disait-il; je le sens, et cepen-

dant il me captive : c'est jouer de malheur. Il me faudra supporter son humeur, ses caprices, ses tours.... D'honneur, ces deux-ci sont forts, mais très-forts. Cette Julie est une vraie... Allons, elle a bien de l'esprit : mais moi je suis bien sot de tenir à cette créature-là. Je ne me reconnais plus : elle a échauffé ma tête ; que sais-je, intéressé mon cœur, et fait galoper mon imagination. Je suis pris... Ce désordre d'idées lui sied à ravir... c'est une femme toujours nouvelle, toujours piquante, toujours fertile en inventions ; avec elle point de langueurs, point de monotonie : tous mes jours, tous mes instans seront marqués par des évènemens, par des surprises... Oui ; mais cela est bien fatigant : et puis elle a le cœur faux, méchant, pétri d'artifices... Cela mérite attention. »

« Mon génie alarmé tremble devant le sien. » RAC.

« Je ferais mieux, je crois, d'en revenir à l'innocente Cécile. » Ainsi parlait à son oreiller monsieur Dorsan étendu dans son lit. Cette dernière réflexion était à peine achevée qu'il bâilla et s'endormit.

CHAPITRE XIII.

La Vieille.

A son réveil Dorsan, chez lequel la fatuité n'avait pas éteint tous les sentimens, songea à Belmont, se chargea d'un porte-feuille bien garni, et courut sans façon le lui offrir. Belmont le refusa sans fierté. — Mon ami, tu as grand tort, car toutes les vertus du monde ne procurent pas.... J'allais dire une sottise. Je t'admire et te plains : mais puisque tu ne veux pas de mon argent, je le garde; il ne m'embarrassera pas.—Mon cher Dorsan, il y en a de plus malheureux que moi. Je vous quitte. — Déjà? — Il s'agit d'un devoir sacré : je vais dé-

fendre l'innocence accusée. — De quoi s'agit-il? — Vous connaissez l'esprit du peuple : dans les désastres publics il est outrageux, injuste; il sacrifierait tout à un soupçon; il lui faut des victimes. Le mal appelle le mal; si on ne l'arrête dans le principe il devient un torrent; il entraîne jusqu'aux barrières, qu'il est alors trop tard de lui opposer. Mais le tems presse : voulez-vous m'accompagner? je m'expliquerai en marchant. « Dorsan, subjugué par l'ascendant de monsieur Belmont, le suivit sans pouvoir comprendre comment on pouvait ne s'occuper que des autres au moment où l'on perdait tout. Alexis et Stéphanie les avaient devancés. Monsieur Belmont reprit : « Il existe dans ce hameau une vieille femme dont la tête est affaiblie par les malheurs. Chacun s'empresse de lui donner des secours et de la nourrir, de manière qu'elle est dispensée

de tout travail. Dans ses heures d'oisiveté elle se livre à une manie bizarre, mais douce; elle croit retrouver les jours de sa jeunesse; elle parle avec attendrissement de l'homme qu'elle avait aimé et qui l'a abandonnée. Peu à peu l'illusion se dissipe; elle ne retrouve autour d'elle que la vieillesse, la solitude, les chagrins, la misère. Elle est alors insensible à toutes les consolations qu'on lui présente. Tantôt elle reste immobile sur une pierre, et pleure; tantôt elle court çà et là en faisant mille extravagances, mais sans offenser jamais personne. Cet accès dure deux ou trois heures : l'épuisement succède, et on choisit cet instant pour la porter dans sa chaumière. Il faut rendre justice aux habitans de ce canton; ils s'empressaient tous de lui prodiguer alors les soins les plus touchans, et rien n'égalait la reconnaissance affectueuse de cette bonne vieille

lorsqu'elle venait à recouvrer sa santé et sa raison.

« Tout est bien changé : un méchant ou un sot... — Ces deux mots sont presque toujours synonymes. Mais, continuez. — a répandu le bruit que c'était la vieille qui avait mis le feu au village ; qu'on l'avait vue roder autour d'une de mes meules, par laquelle l'incendie s'est développé. Bientôt les bruits les plus absurdes ont circulé ; le magistrat a été obligé de faire mettre la vieille en prison pour la dérober à la fureur populaire. Tout le monde l'accuse, et personne, excepté moi, n'ose la défendre. — Mais qui vous a dit qu'elle n'est pas coupable ? — Qui ?... l'humanité. — Vous m'avez dit qu'elle était folle. — Ce serait son excuse si elle était coupable... mais elle ne l'est point, vous dis-je. Son caractère, sa faiblesse, le genre même de sa manie,

qui n'a rien de furieux, et dont le principe est un attachement respectable, tout proteste de son innocence. — Vous croyez toujours à la vertu, mon cher Belmont, parce qu'elle est dans votre ame. — Je ne suis que juste. Mais vous, mon ami, réfléchissez donc; il s'agit ici de la vie, de l'honneur d'un être déjà bien malheureux... et vous décidez légèrement! Sur quoi? sur un vain bruit: vous vous rendez sans le savoir l'écho de la méchanceté... Voilà comment des hommes, d'ailleurs estimables, ressemblent, par leurs préventions, au vulgaire qu'ils rougiraient d'imiter, et auquel on ne pardonne que par la considération de son peu de lumières... Ah, mon cher Dorsan! c'est ici que la frivolité serait un crime! Examinez ces sortes de choses d'un œil plus sévère. — Je ne me rends point; je me suis déclaré depuis long-tems en faveur de ceux qui tien-

nent pour l'extrême sévérité des jugemens, parce que l'indulgence en pareil cas ne fait qu'enhardir le crime. — Mon ami, il s'agit ici de sauver l'innocence, je vous le répète. — Vous êtes prévenu en sa faveur. — Et vous contre elle. — C'est que la voix publique est toujours juste. — Avec le tems. Est-ce à moi de vous apprendre que le tems a rectifié plus d'un jugement. Mais enfin il vous faut des preuves... — Oui. — Donnez-moi votre parole d'honneur de me garder le secret que je vais vous confier. — Je vous en donne ma parole. — C'est un de vos gens qui a eu l'imprudence de laisser sa pipe au pied de la meule, où vous lui aviez ordonné de vous attendre. — Dieux! s'écria Dorsan qui laissa tomber sa tête entre ses mains. Je cours le livrer... — Modérez-vous; votre parole me répond du secret même à l'égard de ce malheureux. »

Dorsan après un instant de réflexion : « Je le garderai ; je l'ai promis, je le dois. — Il est un autre moyen plus digne de vous... — Je vous entends. »

Ils redoublent le pas : ils arrivent. Belmont parle au peuple, aux magistrats ; il désarme toutes les préventions ; rien ne résiste au double ascendant de l'éloquence et de la vertu. Dorsan veut le seconder ; il parle, et quoique, pour la première fois peut-être, ses discours soient raisonnables, et qu'il y mette une grande chaleur, on ne l'écoute pas ; personne ne fait attention à lui, tant son extérieur et son caractère connu ôtaient de poids à ses paroles.

Il en est piqué ; il se retire en jurant, et lorsqu'il fut éloigné il se dit : « Ne suis-je pas bien malencontreux ! Une coquette me joue ; un honnête homme veut sauver une vieille femme... je ne m'y oppose pas ; mais un mauvais

génie me jette à travers de cette œuvre pie; et, pour avoir voulu discuter les principes de la législation pénale, il faut que j'apprenne, fort mal à propos, que mon domestique est le seul coupable... Je m'engage sottement à garder le secret; je ne puis renvoyer ce coquin de Lafleur, et il faut que je répare le dommage... car, en conscience, je m'y vois obligé; l'honneur m'en fait une loi... Ma foi, l'honneur coûte souvent un peu cher. Monsieur Belmont ne pouvait-il pas garder ce secret pour lui tout seul. Indiscrétion vraiment fatale!... Que le diable emporte ce cher Belmont, sa vieille, mon Lafleur, et moi-même. J'ai vraiment une humeur à n'oser me présenter nulle part. Que ferai-je?... La journée est bien peu avancée... je chasserai.»

Après ces mots il appela Lafleur, lui ordonna de tout rassembler, les chiens, les piqueurs, les relais. Lafleur

ne fut jamais plus diligent, plus exact dans son service.

Cependant monsieur Dorsan trouva que tout allait de travers : rien n'était prêt, rien n'était comme il faut; ce n'étaient que gaucheries, sottises; il chercha, sur vingt motifs plus absurdes les uns que les autres, vingt querelles à ce pauvre Lafleur, qui ne répondit que par ces mots : « Monsieur a de l'humeur. »

On part enfin : Dorsan galope, tire douze coups de fusil sans rien atteindre, et perd sur les traces d'un lièvre sa poudre, son tems et tous les projets de générosité qu'il avait formés. Voilà les hommes !

CHAPITRE XIV.

L'Artiste en voiture.

Le soir il trouva son sellier qui venait lui proposer une voiture magnifique, dans le goût le plus rare, le plus nouveau, le plus délicieux : (vrai langage de *prospectus.*) la fête publique n'en verrait pas d'aussi belle, ajoutait l'artiste, et cette fête avait lieu dans huit jours. « Peste ! dit l'étourdi, cela mérite attention.... Laissez-moi me consulter... J'avais eu quelque velléité de disposer autrement de mes fonds... j'en aurais retiré, il est vrai... des bénédictions sans nombre; c'est fort touchant, mais cette voiture... — Elle est parfaitement suspendue; ressorts

en C, la caisse bombée : on n'en fait plus d'autre : l'intérieur est traité dans le dernier genre, complettement soigné : Monsieur reconnaîtra que tout a été dirigé par moi ; j'y ai même mis la main : les artistes mes confrères la prendront pour modèle ; ils sont venus l'examiner dans mon atelier. Il y a eu foule, Monsieur, depuis un mois entier ; et même pour la voir à l'instant où je parle *on fait queue*. C'est qu'il n'y a que moi pour travailler de cette manière. — Où diable la fatuité va-t-elle se nicher ! s'écria Dorsan. — Si Monsieur voulait me faire l'honneur de venir me donner ses conseils, ma voiture serait achevée... parce que le goût, les grandes connaissances, la supériorité d'esprit d'un seigneur... qui voit bien, qui a ce tact de qualité, cette intelligence *grandiose*... — Pas mal, monsieur Bocket, pas mal !... Hé bien ! j'irai causer avec vous ; j'exa-

minerai la coupe de votre voiture; je vous donnerai quelques avis. — Alors elle ne pourra convenir qu'à Monsieur; c'est un chef-d'œuvre que je ne voudrais pas voir appartenir à un autre qu'à un connaisseur... Monsieur, la plupart de ces gens riches s'y connaissent si mal, qu'il y aurait de quoi dégoûter un artiste qui n'aurait pas le sentiment de sa profession.... Hier une espèce de financier m'en offrit six mille francs ; mais il n'avait été frappé que de l'ensemble. C'est un pauvre homme qui ne jette sur ces produits de l'art qu'un regard superficiel... Toutes les finesses en sont perdues pour lui ; nulle délicatesse dans le tact, dans les procédés ; il croit avoir tout fait en jetant une bourse pleine d'or à un homme enflammé du sentiment de son art, et qui, comme moi, travaille pour la gloire... — Ha! ha ! de l'enthousiasme,

monsieur Bocket; vous irez loin. — Plus loin que ma voiture : du moins c'est mon ambition. — Il m'amuse avec son ambition. — Ne plaisantez pas, Monsieur; l'art du sellier réunit à lui seul tous les arts, et même les sciences; et parmi ces sciences, celle qui lui est la plus familière, c'est la plus sublime de toutes, la mathématique. Le trait de la coupe d'une voiture n'est pas moins important, n'est pas moins difficile que le trait de la coupe d'un vaisseau. — Peste! — Je ne parlerai point de la statique, de la connaissance des forces mouvantes qui nous est indispensable pour calculer nos poids, nos ressorts et leurs effets. — Êtes-vous de l'Académie, monsieur Bocket? — Monsieur, je compte me mettre sur les rangs lorsque j'aurai terminé ma dissertation sur les voitures des anciens et des modernes, comparées entre elles depuis les chars

à faulx, dont le roi de Perse fit usage dans les plaines d'Arbelles, jusqu'au garick élégant qui sillonne celle des Sablons. Je continue... — De l'érudition! diable! il faudra faire lecture de cela à l'Athénée de Montargis, monsieur Bocket. — Je continue : l'étude de l'histoire naturelle ne nous est pas moins utile pour apprécier les bois que nous faisons employer, les différentes matières que nous tirons soit du règne minéral, soit du règne animal... — Restez-en là, monsieur Bocket. — Ah! Monsieur, je ne le puis; je ne vous ai parlé que des sciences; que dirai-je des arts? Les trois arts libéraux sont les tributaires du mien : d'abord, vous ne pouvez nier qu'une voiture aujourd'hui ne soit une espèce de chambre; que dis-je? de boudoir ambulant et décoré : voilà pour l'architecture. Les autres arts de dessin arrivent ensuite pour en multiplier les

légers ornemens, qui se reproduisent sur l'or, la nacre, la soie. Je suis en outre tapissier-brodeur...—Il me paraît que vous brodez beaucoup, monsieur Bocket.... Combien me vendrez-vous cette voiture? — Il faut la voir dans mon atelier. — Quoi! faire le voyage de Paris! — Cela en vaut bien la peine. — Allons, quand on est en train de faire des folies, deux valent mieux qu'une: j'irai, monsieur Bocket. (Il sonne.) Lafleur, j'irai demain à Paris. —Si monsieur l'a pour agréable ma chaise suivra la sienne. — C'est bon, monsieur Bocket. Qu'on nous laisse. — J'ai l'honneur de saluer Monsieur.»

Quand il fut seul: «Il me semble, dit monsieur Dorsan, que cet honnête monsieur Bocket, dont l'éloquence est si divertissante, soit arrivé exprès pour me tirer d'embarras: j'allais m'épuiser pour ce village ruiné... Est-ce

ma faute après tout... et dois-je mieux faire que la Providence? Elle laisse souvent le mal sans le réparer; et sans doute il lui en coûterait moins qu'à moi si elle le voulait... Mais les premiers mouvemens de mon cœur me disaient cependant... Hé bien! pourquoi n'a-t-on pas profité de ce premier mouvement? pourquoi mes idées se sont-elles évaporées en chassant?... pourquoi monsieur Bocket est-il venu me proposer une voiture qui me tente?... Et puis je verrai Paris; c'est là que je dois figurer: cette province est un théâtre beaucoup trop étroit pour moi. Mais Belmont... je n'y songeais plus... Ah, le voici.

CHAPITRE XV.

Le double Départ.

« Mon cher Belmont, contez-moi donc le reste de l'aventure. » (M. Belmont s'assied, et répond froidement :) « J'ai réussi. — Vous êtes laconique. Mais pour la première fois vous avez l'air ému. — Je viens vous faire mes adieux. — Il n'est pas possible ! que me dites-vous là !... — La vérité. — Qui te force à ce départ précipité et brusque ? — La nécessité. — (Dorsan l'embrasse.) Mon ami, que je suis heureux ! nous partirons ensemble. — Vous partez ? — Il n'y a que toi dans la confidence de ce projet. — Vous dites ? — (Dorsan le parodiant

gravement :) La vérité. — Quel motif ? — (Dorsan avec la même attitude :) La nécessité. Tiens, mon cher Belmont, quitte cet air sévère, cette figure de Caton. (Se mettant à rire :) Ne trouves-tu pas extrêmement plaisante cette obstination de notre étoile qui travaille constamment à rendre inséparables deux êtres d'un caractère aussi différent que toi et moi ? il y a là une fatalité qui m'enchante, et qui doit te désoler. — (Monsieur Belmont d'un ton mystérieux et presque solennel ;) Nous sommes attachés l'un à l'autre par des liens plus forts, plus sacrés... — J'entends ; par le cœur : il ne fallait pas tant d'emphase pour le dire. — Le vôtre est bien léger, mon cher Dorsan. — Mais votre esprit aussi est bien sombre, Belmont ; il semble que tu rendes des oracles. — Tout s'éclaircira un jour. — Vas, tout est éclairci ; tu monteras demain avec ta

famille dans ma voiture ; ma maison à Paris deviendra la vôtre ; nous ne formerons qu'une seule famille... En un mot, tu partageras tout, excepté mes folies : tu seras mon Mentor. — J'accepte votre voiture, et rien de plus. Nous acheverons la conversation pendant la route. Je me retire pour terminer les préparatifs de mon départ, et je vous laisse faire les vôtres.

CHAPITRE XVI.

Suite du Complot.

DÉJA la nouvelle du départ des deux amis était parvenue chez madame de Saint-Albans, et le conseil s'était assemblé. Les projets de madame de Saint-Albans se trouvaient singulièrement contrariés par ce double accident; mais Astur triomphait : c'était lui qui, par ses intrigues détestables, forçait monsieur Belmont à s'éloigner. Cet honnête praticien avait profité à la fois et de la disposition des esprits et de la situation des choses pour achever la ruine de son voisin. Il n'ignorait pas qu'une partie des titres de monsieur Belmont avait péri dans l'in-

cendie; que des contestations élevées autrefois par le domaine sur le fonds de cette propriété pouvaient être reproduites avec avantage : il connaissait d'ailleurs la générosité impétueuse de M. Belmont, qui, dans un premier mouvement, abandonnerait tout plutôt que de s'exposer aux chances des procès, pour lesquels il avait une horreur invincible. Monsieur Astur calculait en outre que cet homme vertueux, frappé de l'ingratitude de ses concitoyens, saisirait avec empressement l'occasion de s'en séparer. Ces réflexions suffirent au fourbe pour préparer une trame qui fut ourdie en quelques heures, et dans laquelle monsieur Belmont fut enveloppé rapidement et à son insu.

Astur s'empressa d'abord d'aigrir les esprits du peuple qui avait vu avec une surprise mêlée de regret échapper la victime désignée au supplice : tous

les soupçons sur la vieille se rallumèrent ; l'absurde accusation de magie fut même jetée en avant par quelques fanatiques. On s'émeut de nouveau ; on court à la poursuite de cette malheureuse femme : on ne la trouve plus, et monsieur Belmont, avec sa générosité ordinaire, déclare que c'est lui qui l'a fait sauver.

On tourne alors contre son bienfaiteur la haine et les passions du vulgaire, qui passe en un instant aux extrêmes. En vain quelques vieillards, en vain des orphelins, en vain une foule reconnaissante élèvent la voix en faveur de monsieur Belmont ; le peuple n'entend rien ; il éclate en murmures ; il accuse celui qu'il respectait la veille ; il est prêt à déchirer celui qui l'avait nourri : ses vertus, ses actions les plus pures, son dévouement même sont calomniés. Les émissaires d'Astur, les envieux que trouve par-

tout l'homme de bien, attisent le feu de la sédition; il s'étend; il gagne les enthousiastes qui entraînent tout ce qu'il y a de faibles, de crédules, d'ignorans. Ce troupeau se précipite sans dessein, mais avec des cris et des injures : quelques méchans proposent alors d'aller détruire le bocage où reposent les cendres de la meilleure des femmes : on les suit. Mais Alexis et Stéphanie s'élancent avec un courage au-dessus de leur âge : seuls ils forment de leurs corps un rempart à cette urne sacrée; ils s'y attachent. Pierre rassemble quelques amis, réunit ceux de monsieur Belmont pour les défendre; ses efforts n'aboutissent qu'à suspendre pendant quelques instans le cours du torrent qui se déborde. Alexis et Stéphanie profitent de ce moment pour enlever l'urne : chargés de cette précieuse conquête, ils courent chercher un asile dans la maison de ma-

dame de Saint-Albans, où monsieur Belmont les avait précédés.

C'était là que monsieur Astur les attendait : l'hypocrite affecta de les plaindre, de leur prodiguer des soins consolateurs. En leur parlant il ne cessait d'exagérer les dangers qu'ils avaient courus, l'ingratitude populaire, ses fureurs qu'il ne pouvait, disait-il, concevoir. Ces discours produisaient tout l'effet qu'il en espérait; ils enfonçaient mille traits au fond du cœur de monsieur Belmont, qui déguisait sous un calme apparent les peines dont il était dévoré. Lorsqu'elles devenaient trop vives il regardait Alexis et Stéphanie; leur sécurité ingénue, leurs caresses, et surtout ce dernier acte, cet acte si courageux de leur piété filiale, remplissaient d'une émotion douce et pure toute son ame, et n'y laissaient plus de place au chagrin.

Le perfide Astur saisit un de ces

momens pour engager monsieur Belmont à passer dans un cabinet voisin. Là, d'un air à la fois capable et mystérieux, il continua à chercher à l'effrayer sur les suites de cette émeute; mais M. Belmont demeurait impassible. Il l'attaqua ensuite du côté de la sensibilité: il lui conseilla de ne point exposer ses enfans; de se retirer d'un pays où la vertu était méconnue, outragée : il ajouta négligemment que le domaine pouvait lui contester le fonds qui faisait sa dernière ressource; que pour obliger un voisin qu'il aimait, lui Astur, qui ne craignait point les procès, et qui aurait l'art d'éterniser celui-là, pourrait traiter de ce fonds argent comptant, uniquement pour faire plaisir à monsieur Belmont, à qui cet argent serait sans doute utile dans la circonstance présente.

M. Belmont ne vit pas le piège; il remercia sincèrement M. Astur,

traita avec lui, livra à vil prix l'unique propriété qu'il eût au monde, en reçut l'argent, et médita de nouveaux bienfaits et son départ.

Astur, qui l'avait fait suivre, apprit presque aussitôt les préparatifs de celui de M. Dorsan. Cette nouvelle était la matière de sa conversation avec madame de St.-Albans; conversation animée, car il s'agissait d'intérèts. « J'ai donc enfin réussi! disait Astur; j'éloigne un pauvre homme de bien, dont le voisinage m'importunait; je m'empare à bas prix de son bien; je m'arrondis : ce coin de terre manquait à mes possessions; il me donne d'ailleurs une vue superbe et qui m'était nécessaire. Cette chaumière était une mazure; je ferai construire à la place un pavillon chinois. J'aurai l'honneur, Madame, de vous y recevoir quelquefois. A propos, je fais une réflexion : voyez comme il y a

toujours un bien dans un malheur; l'incendie qui a dévoré ces moissons, ces bois, donnera à la terre une vigueur nouvelle; j'y ferai semer les cendres avec du plâtre que les décombres fourniront en abondance. — Ah! monsieur, cette dernière réflexion me révolte. — C'est que madame est la délicatesse même. — Parlons d'autre chose, M. Astur. J'avais des projets sur Dorsan. — Et c'est à moi que vous en faites la confidence, madame! — Mon dieu, vous ne m'entendez pas : je vais m'expliquer. J'avais remarqué son inclination pour ma nièce, et j'espérais le conduire de cette inclination au mariage, assurer la fortune de Cécile, doubler ma considération, et enchaîner dans notre famille et dans notre société un homme, qui, par sa tournure, ses richesses et mes conseils, aurait pu s'élever à tout. Mais le voilà qui part,

et pour Paris encore ! il nous échapera sans retour. Il y sera la victime de quelque coquette, de quelque intrigante.... Au lieu qu'ici.... — A propos, madame, il me vient une idée qui pourrait.... Mais est-il vrai qu'il soit bien épris de Cécile? — Au-delà de toute expression. — S'il en est ainsi, rien n'est perdu. — Parlez, mon cher Astur, parlez : vous êtes un homme unique, admirable pour les expédiens. — Oh ! je ne suis jamais embarrassé, moi ; d'abord je ne connais aucune difficulté, moralement parlant, ensuite une grande habitude du monde et des affaires, puis un certain tact, là, vif, assuré, prompt à tout saisir.... — Je n'en ai jamais douté. Mais expliquez-vous donc, M. Astur ; vous me faites mourir d'impatience.... Je parie que votre projet n'a pas le sens commun. — Ah, vous me piquez, madame ! hé bien !

prenons que je n'ai rien dit. — Que vous êtes contrariant ! — Non, c'est que mon projet n'a pas le sens commun ! — Voyons enfin. — Non, je suis contrariant ! — Je ne veux plus rien savoir. — Je vous dirai donc, madame, que le seul moyen de nourrir la passion de Dorsan, c'est d'envoyer Cécile à Paris. — Vous êtes fou : l'exposer.... — Je n'expose rien. Mais permettez-moi de continuer. La petite Stéphanie lui a marqué de l'amitié. D'après quelques mots échappés à Belmont il me paraît décidé à se faire une ressource des talens qu'il cultivait par plaisir. Vous savez qu'il peint à merveille, qu'il a l'honneur d'être l'élève de celui qui a donné à l'art une nouvelle direction en France (1). Plaçons la petite Cécile dans l'atelier de monsieur Bel-

(1) Le peintre Vien, aujourd'hui sénateur.

mont ; il sera son guide et son mentor. Placée entre lui et sa fille, je la crois à couvert de tous les pièges que pourrait lui tendre le dangereux Dorsan. Cependant celui-ci, attiré par l'amour, attiré par l'amitié, reviendra souvent à l'atelier de Belmont ; la sévérité du mentor, la délicatesse de la petite personne, les obstacles, en un mot, irriteront de plus en plus sa passion. Vous ferez de tems en tems un voyage à Paris, sous prétexte de voir votre nièce, et vous acheverez de tendre sous les pas de Dorsan les derniers filets. Ce plan aura-t-il votre approbation, madame ? — Sans doute ; il faut rendre justice à la supériorité et à l'étendue de vos conceptions en matière d'intrigues. Ce plan est superbe en théorie ; mais l'exécution m'embarrasse. Belmont consentira-t-il à se charger de Cécile ? — Je lève ce dernier obstacle. Il est mon

obligé.... — Que dites-vous? Ne viens-je pas de lui compter de l'argent? — Ah! oui; pour sa terre. J'avais oublié qu'il vous avait cette obligation. — J'intéresserai d'ailleurs sa sensibilité et son amour-propre. Une jeune personne bien élevée dont il s'agit de développer les talens, à qui l'on servira de maître et de père! en faut-il davantage pour enflammer un cœur aussi généreux que celui de M. Belmont. — Je me rends. »

Astur passa dans la chambre de M. Belmont, obtint ce qu'il desirait dès les premiers mots de sa proposition. On régla la pension de Cécile. M. Belmont la fixa au prix de sa dépense personnelle, et ne voulut point entendre parler d'honoraires. La naïve Stéphanie se félicita d'avoir une compagne. Alexis en fut jaloux : elle m'enlevera, disait-il, une partie de l'amitié de ma sœur.

Madame de St.-Albans fit part de ce projet à Cécile : elle rougit et eut peine à dissimuler le trouble mêlé de plaisir qu'elle éprouva. On passa la nuit dans les préparatifs : on vit arriver les chevaux avant l'aurore ; on abrégea de tristes adieux. La perfidie régnait dans les complimens d'Astur et de madame de St.-Albans, la sincérité dans les paroles de M. Belmont. Dorsan, léger, inconséquent, multiplia ses étourderies, sema, au milieu des regrets, des larmes et des plaintes du triste cercle, mille plaisanteries bruyantes, baisa la main de madame de St.-Albans, remplit de poudre le visage du noir praticien qu'il étouffait dans ses bras, reprit un air grave en s'approchant de M. Belmont, qu'il fit monter devant lui. Lorsqu'il présenta la main aux dames il serra celle de Cécile, qui se troubla de nouveau.

Fidèle à sa promesse, monsieur Bocket avait amené sa chaise : il y donna une place au triste Alexis, qui, à son grand regret, n'avait pu en trouver dans l'autre voiture. Il prit le parti de bouder, et de ne pas dire un mot pendant la route. Monsieur Bocket, désolé de ne pouvoir étaler vis-à-vis de lui ses rares connaissances, se disait tout bas : « Voilà un jeune homme bien mal élevé! »

CHAPITRE XVII.

Le Plan de Journée.

DORSAN voulut en vain réveiller la gaîté, et répandre sur la conversation un intérêt fugitif par des saillies quelquefois originales et piquantes; le sang-froid de Belmont était imperturbable; il méditait profondément, et Dorsan perdait tous les frais de son esprit : en vain il essaya d'obtenir un sourire en s'adressant aux jeunes personnes avec une légèreté mêlée de décence, car il respectait malgré lui l'ingénuité de Cécile; et d'ailleurs l'innocence de Stéphanie et la présence de monsieur Belmont l'obligeaient à des égards; Cécile paraissait

préoccupée ; et Stéphanie, séparée d'Alexis, était étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle.

Qu'on se figure la situation de Dorsan, ou plutôt son ennui : ne pouvant être sérieux, (il serait sorti de son caractère) ne pouvant s'abandonner à toute sa frivolité, (il aurait choqué la société dans laquelle il se trouvait engagé) contraint dans ses discours, embarrassé dans ses actions, il prit le parti de jouer l'amant passionné vis-à-vis de Cécile : il la fixait, soupirait, et gardait un silence qui l'oppressait beaucoup plus que son amour, lorsqu'il vit passer la chaise du baron de Croisy, l'un des hommes de France avec lequel il avait le plus de rapports. La sympathie les précipita l'un et l'autre hors de la portière, qu'ils faillirent renverser. « C'est lui! — C'est toi! » Cochers, arrêtez.

Ils arrêtent. Nos deux étourdis sont

déjà dans les bras l'un de l'autre : Dorsan se place dans la chaise du baron, demande pardon aux dames, et laisse Belmont seul avec elles. Les trois voitures prennent la route de Paris, et suivent à la file.

« Ma chère Stéphanie, et vous jeune et intéressante Cécile, dit monsieur Belmont, qui eut l'air de sortir d'une rêverie profonde, nous allons commencer une nouvelle vie; aurez-vous le courage de vous résigner à votre situation? — Ah, mon père! tu m'as appris à trouver le bonheur partout; il est pour moi placé entre Alexis et toi. — Et de mon côté je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a rien que je desire au monde davantage que l'honneur de ressembler à Mademoiselle. — Cécile, dit aussitôt Stéphanie en l'embrassant, ma chère Cécile, je ne mérite point vos complimens; mais je saurai mériter votre tendresse; vous

me devez du retour, car je sens déjà que je vous aime de tout mon cœur. » Monsieur Belmont, après avoir souri aux caresses naïves de ces deux charmantes personnes, reprit en ces termes : « Nous allons mener une vie bien simple, mais douce ; nous devrons notre médiocre existence à des travaux assidus, mais qui ont du charme : ils élèvent l'ame, ils développent l'esprit : je vous laisse le choix de la lyre ou du crayon. Il semblait, ma chère Stéphanie, que ma tendresse lisait dans l'avenir lorsque je cultivais tes dispositions pour la musique et le dessin ; ces arts charmans, source de nos plaisirs, vont devenir celle de notre existence. Il y a quelque tems que nous étions de riches propriétaires ; nous fûmes ensuite réduits à devenir fermiers et laboureurs. Je regrette, je l'avouerai, cette innocente vie ; le sort dispose à son gré de nous, malgré

nous-mêmes; que serviraient d'inutiles regrets? Oublions le passé : le présent seul est à nous; il faut le semer de quelques fleurs. Les ravissantes illusions des beaux arts vont nous consoler de la triste réalité. — Hé quoi, mon père! il ne t'échappe pas une seule plainte sur ces ingrats qui ont trompé ta bienfaisance! — J'admire, Monsieur, votre calme, votre générosité : le reproche est inconnu à votre bouche, comme le ressentiment à votre cœur. Que je m'estime heureuse d'être confiée aux soins d'un homme aussi respectable! Permettez-moi, Monsieur, de vous admirer comme un père. — Mes enfans, une vertu bien commune vous étonne; avec un peu plus de réflexion vous verriez que rien ne dépend de nous, excepté notre caractère. On trouve des poisons parmi les productions de nos campagnes: faut-il pour cela accuser et calomnier

la nature qui a semé à pleines mains sur nos pas les fleurs et les fruits. Mes bonnes amies, la société a aussi ses poisons; ce sont les crimes; ses fleurs et ses fruits ce sont les vertus. Ne songeons pas à ce qu'il en coûte pour les acquérir; ne voyons que les avantages qu'elles procurent. Si vous saviez combien on est heureux d'avoir rempli ses devoirs! On en vaut mieux, sans doute, quand on s'accoutume à mépriser les injures des hommes et celles de la fortune; c'est alors qu'on jouit de soi-même, et qu'on est fier de trouver au fond de son cœur des trésors qu'elle ne peut nous enlever. Mais laissons ces graves moralités qui pourraient ennuyer mes jeunes amies. —Tu ignores donc, ô mon tendre père! que, grâce à tes solides instructions, je suis de moitié dans toutes tes pensées, comme dans tous tes sentimens. —Et que je tâcherai de vous

suivre, de loin sans doute, mais d'aussi près qu'il me sera possible.—Traçons le plan de nos pures et douces journées : nous nous leverons de grand matin; il n'y a pas de meilleur régime pour la santé. Jamais le soleil ne nous surprendra au lit; (Cécile sourit et fit intérieurement le sacrifice de sa chère paresse.) nous n'aurons plus le plaisir d'aller attendre sur une montagne le lever de l'aurore, de respirer l'air frais du matin et l'encens balsamique des fleurs. — Nous aurons, dit Stéphanie, des roses sur nos fenêtres et des oiseaux dans une volière; je veux entendre à mon réveil le chant des oiseaux, et cueillir une fleur. — Tes vœux seront remplis. — Si nous avions un petit jardin, reprit Cécile. — Mademoiselle, dit en souriant monsieur Belmont, voilà de l'ambition; il ne nous est plus permis d'en avoir : il

ſaut nous rappeler le vers du bon La Fontaine :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Nous habiterons un modeste réduit, un peu élevé pour ménager nos fonds, et nous y gagnerons de l'air et de la lumière; notre appartement sera décoré par nos talens. Mais reprenons notre plan de journée : nous serons levés de bonne heure; la gaîté animera nos premiers travaux : la gaîté! la vie de la vie et le trésor du pauvre. On se partagera les soins domestiques. Alexis et moi nous remplirons les travaux les plus pénibles; et vous, ménagères charmantes, vous préparerez le déjeûner. Nous pourrons y inviter un ami : le déjeûner est le repas de l'amitié. — Avec quel plaisir, dit Cécile, je me chargerai de ces soins! — Il faudra, mes bonnes amies, qu'il n'y paraisse aucune trace de notre indi-

gence : la propreté, la simplicité suffisent ; la propreté sera notre luxe. J'ai connu autrefois une femme charmante, que des malheurs avaient jetée dans une situation voisine de la misère ; elle avait lié son sort à celui d'un jeune homme qui avait plus de talent que de fortune, mais qui par ses rares qualités avait obtenu son cœur et sa main. Ce jeune homme suivait l'honorable carrière du barreau : il fallait soutenir du moins aux regards du public la dignité d'une certaine représentation ; ils y parvinrent par le travail et par l'économie. Leur appartement, leur extérieur annonçaient une honnête aisance ; leur table réunissait souvent des amis estimables : mais avant le lever du soleil ce couple vertueux, qui n'avait aucun domestique, se partageait des soins que la tendresse leur rendait plus légers et plus doux. Tout était terminé au mo-

ment où les voluptueux sont encore dans les bras du sommeil. Le mari reprenait ses papiers et la femme son aiguille : elle faisait elle-même les habits de son époux et de ses enfans ; elle n'était étrangère à aucun soin, à aucun détail. Le public arrivait dans le cabinet des consultations ; le jeune jurisconsulte prodiguait généreusement ses conseils ; l'épouse vertueuse faisait avec une grâce distinguée les honneurs du salon ; son esprit plein d'instruction abondait en saillies charmantes, et son ame élevée lui fournissait sans peine les sentimens les plus nobles : sa parure était sans recherche, mais non pas sans élégance. A la voir, à l'entendre on eût été loin d'imaginer que cette femme avait rempli, quelques heures auparavant, sous le voile d'une obscurité vertueuse, toutes les fonctions domestiques les plus dégoûtantes et les plus pénibles.

Elle avait l'art de concilier ce qu'elle devait à sa situation, et ce qu'elle se devait à elle-même. La moitié de la nuit appartenait aux peines, et le jour entier aux plaisirs de ses devoirs.

Le public n'a jamais pénétré ce mystère de conduite; leurs voisins même l'ignoraient. Le voile n'a été entr'ouvert que par l'amitié fidèle, qui ajouta l'admiration à tous les sentimens dont elle était déjà pénétrée.

Pendant que je suis en train de raconter, je ne puis oublier ni taire la manière dont vécurent pendant dix années le sage Alcandre et le savant Dosmont. Comme ils passaient leur vie dans l'étude et dans la pratique de toutes les vertus, ils étaient fort éloignés d'être riches : ils commencèrent par occuper un logement en commun ; ils se vouèrent ensuite, autant par tempérance que par nécessité, au régime pythagoricien. Dosmont

avait un fils qui partageait leur misère, leurs travaux, leurs études et leurs plaisirs; rien n'égalait l'intimité de cette heureuse famille : chacun en était le domestique tour à tour, afin de laisser aux deux autres le tems de se livrer à ses études chéries. Le service se faisait régulièrement et alternativement par semaine. Les deux amis étaient de l'académie des Sciences; la sublimité de leurs connaissances égalait celle de leur ame. La voix publique les désignait comme des hommes capables et irréprochables; l'un d'eux devint ministre, et l'autre secrétaire d'état : le fils obtint une lieutenance. Je les ai vus au sein des grandeurs et de l'opulence, conservant la simplicité de leur caractère, regretter sincèrement les jours heureux de leur pauvreté.

« Mes enfans, acceptons la nôtre sans murmure, et tâchons, si nous

sommes sages, d'en tirer le meilleur parti possible.—Ces exemples me touchent, dit Stéphanie, mais encore moins que le tien : il suffit pour m'instruire. — Mon ame et mon esprit s'éclaircront, s'échaufferont dans le commerce des vôtres, ajouta Cécile : je retiens la première semaine de service. — Non, Mademoiselle, reprit Stéphanie; j'y suffirai seule, et Alexis de son côté ne souffrira pas que mon père... — Point d'excès de générosité, ma chère Stéphanie, dit monsieur Belmont; dans une société bien ordonnée chacun doit contribuer pour sa part au bien général : des abeilles industrieuses ne souffrent point de frelons dans leur empire. Hé bien! nous travaillerons tous.

« Pour moi, continua monsieur Belmont, je me propose de graver : je manie le burin avec quelque dextérité, et j'entreprendrai une œuvre

capitale : je verrai les marchands, les artistes; ils se souviendront de moi, et je ne manquerai point d'occupation. Pour vous, Mesdemoiselles, vous préparerez mes dessins; vous ferez des calques: je vous apprendrai à manier la pointe, à couper le cuivre proprement; vous pourrez vous exercer au pointillé. Voilà quelle sera la tâche de la matinée. Le soir il y aura une lampe; on dessinera la bosse, et quelquefois on fera poser le modèle. Alexis sera votre maître et mon prévôt de salle, car il est plus avancé que vous; il pourra même commencer à peindre. Il fera le portrait, et je vois d'ici la figure qu'il peindra pour son coup d'essai. (Stéphanie sourit avec ingénuité.)

Il y aura un piano dans un coin avec des partitions, et nous terminerons notre journée par un concert. — Voilà un genre de vie charmant, dit

Cécile; je ne croirai exister véritablement que du jour où nous réaliserons ce projet. —J'aurai de la peine à oublier cependant nos bocages, nos prairies.... — Ma chère Stéphanie, reprit monsieur Belmont, nous sommes convenu de ne plus regarder en arrière. Tu verras Paris; ce tourbillon pourra du moins t'étonner; tu vas éprouver une foule de sensations nouvelles. L'aspect de l'élégance, les richesses des arts, ces temples qui rassemblent tous leurs chefs-d'œuvres exposés à l'adoration des hommes passionnés pour le beau; les monumens, les spectacles, les promenades, les concerts, enfin le tumulte même, tout contribuera, sinon à adoucir, du moins à étourdir tes regrets. — Je compte bien sur le charme de nos riantes études. — Nous verrons peu de monde, ajouta Cécile. — Il faudra cependant, reprit monsieur Belmont, recevoir

ceux que les rapports de nos travaux nous rendront chers et nécessaires; les artistes, par exemple : ce sont les meilleurs, les plus gais, les plus spirituels et les moins malheureux des hommes, du moins par leur caractère. Le monde enchanté dans lequel leur imagination ou leur amour-propre les transporte, leur insouciance, je dirais presque leur enfance éternelle, le rêve du génie, tout ce cortège d'illusions qu'il traîne à sa suite, masquent à leurs yeux l'infortune et les maux réels qui l'accompagnent.

« Nous partagerons leur gaîté, leurs illusions même; mais nous mettrons un peu plus d'ordre qu'eux et dans nos affaires et dans l'emploi de notre tems : nous en perdrons peu; nous ne négligerons aucune manière honorable de gagner de l'argent par nos travaux, non parce qu'il est le signe représentatif des jouissances,

mais parce qu'il est le gage de l'indépendance. Comme nous n'aurons pas de prétentions au génie, nous nous abstiendrons de ses brillans écarts; nous vivrons en bonnes gens, sans richesses et sans dettes. »

Alexis vint alors les rejoindre et prendre place dans leur voiture près de sa chère Stéphanie. On le mit au fait de la conversation. M. Belmont lui demanda en riant s'il approuvait ce plan. « O mon père! dit Alexis, je remercie aujourd'hui la fortune de ses rigueurs; elle me permet de me livrer tout entier à mon goût pour les arts : je vais parcourir cette brillante carrière sous les regards d'un père, entre une sœur et une amie qui seront les compagnes, les témoins de mes travaux. Leur tendresse en sera le prix, et votre suffrage me suffit. — Je te loue, mon Alexis, répondit M. Belmont, de placer tes triomphes

et ton ambition dans les succès de famille ; car je connais ta sensibilité extrême ; la critique empoisonnerait tes jours : il faut d'avance t'armer contre ses coups, te guérir de cette susceptibilité qui fait tant de mal à ceux qui en sont atteints. Nous reviendrons souvent sur ce chapitre ; c'est au surplus la maladie des grands artistes. — Je me réfugierai alors, ô mon père ! dans tes bras, et je m'appuierai sur le cœur de Stéphanie. »

Le texte de cette conversation anima nos voyageurs ; on ne s'aperçut point de la longueur de la route : celle que parcourt l'imagination est si rapide ! Cécile et Stéphanie se faisaient une peinture charmante de leur nouveau ménage. Alexis oubliait déjà la fortune pour la gloire, et M. Belmont, occupé de plus graves pensées, jouissait intérieurement d'avoir réussi à tromper leurs regrets, à donner le

change à leurs tristes idées, à remplacer enfin les souvenirs du passé par les espérances de l'avenir. Ce n'était pas sans dessein qu'il avait pris ce parti et amené la conversation sur ce sujet. Il avait coutume de dire que dans le malheur il ne fallait point chercher auprès de la froide raison des consolations que l'active imagination ne manque jamais de prodiguer à ceux qui s'adressent à elle. En effet, voyez cet infortuné dans les fers; il rêve au moyen de les briser : cette pensée, le plus souvent illusoire, suffit pour répandre un rayon de bonheur dans le plus horrible cachot; l'air de la liberté y pénètre, y rafraîchit, en quelque sorte, la pensée, et c'est ainsi que, sous le poids même des chaînes, et malgré les verroux, elle s'élance dans sa fière indépendance, et plane sur les oppresseurs. Cet autre, dont

l'ambition trompée est réduite à embrasser la sage obscurité, y médite son élévation nouvelle, et ressaisit un crédit imaginaire qui charme un instant ses cruels ennuis. L'avare, qui voit s'évanouir ses richesses, calcule avec plus d'activité que jamais les sommes qu'il prétend rassembler avec le tems, et reconstruit une fortune, si non réelle, du moins fantastique. Chacun recompose la trame de sa vie avec un acharnement aussi opiniâtre que cet insecte qui tire sans cesse de lui-même la toile qu'on détruit sans cesse. O bienfaisante imagination! tu verses à pleines mains tes roses sur leurs pas; mais tu n'en fus jamais prodigue pour aucun mortel autant que pour le poète et l'artiste : tu sembles mêler pour eux un nectar plus pur dans la coupe où nous allons tous puiser et nous enivrer à longs traits;

ils n'habitent plus la terre, associés en quelque sorte aux intelligences supérieures; et, transportés dans leurs sphères enchantées, ils voient sous leurs pieds toutes les misères de l'espèce humaine. Trop heureux s'ils ne venaient pas à reconnaître qu'ils n'ont jamais cessé de lui appartenir par l'excès de leurs passions!

O vous, qui que vous soyez, et que le sort a renversés, croyez-en mon expérience; laissez là le stoïcisme; venez, si vous le pouvez encore, venez vous réfugier dans le sein des beaux arts, et savourer leurs innocentes voluptés : pour fuir l'aspect d'une trop dure réalité sauvez-vous dans les illusions. . . . .

D'après ce plan on doit sentir que M. Belmont les laissa pénétrer toutes jusqu'à lui, et s'avança même vers elles. Il était dans la force de l'âge,

et parvenu à cette époque de la vie où l'imagination, avec moins de luxe, a peut-être plus de séve et de verve, où, comprimée par la raison, elle ne reçoit de cette contrainte que plus d'élan. Mais il cachait sous un extérieur rêveur et mélancolique la flamme secrète qui le dévorait; toujours maître de ses paroles qu'il économisait, de ses actions qu'il dirigeait avec une constance imperturbable vers un but fixé par la raison, il ne réservait ce qu'il avait d'impétuosité et de force dans le caractère que pour s'élever de toutes ses facultés à la hauteur de ce beau idéal et moral décrit par Platon, alors qu'il fut inspiré par les dieux et admis dans leurs secrets. Delà, sa conduite noble, ferme, invariable, et qui ressemblait si peu à celle des autres hommes. Cette singularité, si l'on peut lui donner ce nom, ressortait encore davantage par le

contraste de l'égoïsme de Dorsan, qui, tout entier à l'impression des mœurs générales, avait suivi le torrent des ridicules et des travers de son âge, autant par la suite de ses dispositions naturelles que par cette sotte imitation qui précipite les hommes et les femmes comme des troupeaux dans les chemins frayés de l'usage et de la mode qu'ils désapprouvent souvent tout bas, et qu'ils défendent tout haut, en opposant pour toute réponse au moraliste qui les accuse : « Tout le monde fait ainsi. » Mais voilà comme on est; ce serait se singulariser, se perdre que d'avoir raison tout seul : d'ailleurs, ce mot en France répond à tout : « C'est l'usage. »

L'usage exigeait impérieusement qu'avec de la naissance, de la jeunesse, de grands biens Dorsan fût souverainement impertinent : il s'en acquittait, comme on voit, à mer-

veille; il y avait seulement ajouté l'habitude que l'on contracte hors de sa patrie, et surtout en Allemagne, avec une rapidité si contagieuse; je veux dire l'habitude de tout outrer, de tout charger. Il n'y avait été que trop disposé par la mauvaise éducation qu'il avait reçue pendant ses premières années qui décident de toutes celles de la vie. Pour compléter sa fatuité il ne lui manquait plus que de couvrir ses roueries de l'ancienne cour, sa vieille galanterie du masque de cette suffisance plus particulière, plus stupide, qui caractérise quelques-uns de nos petits merveilleux. Il espérait infiniment, sous ce rapport, de son retour à Paris, et la rencontre du baron de Croisy, qui n'en était jamais sorti, lui paraissait du plus favorable augure.

On arrive enfin. Dorsan descendit à l'ancien Palais-Royal : il y prit un

logement à quinze louis par mois. M. Belmont n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il ne pouvait décemment y accepter un appartement pour lui et sa famille. « Je n'y avais pas réfléchi, dit M. Dorsan; mais voilà de Croisy que je ne puis quitter. D'ailleurs, c'est ici qu'on trouve le meilleur restaurateur, les... Adieu, mon cher Belmont, ou plutôt je vais vous conduire : où voulez-vous descendre? — Près du Louvre. — Vous ne voulez point perdre de vue votre clocher; vous avez là des tableaux, des statues, des livres, un Institut : c'est votre fait : avant trois ans vous serez de l'Académie. — Si mes tableaux sont bien faits ils n'auront pas besoin de cadre. — Votre modestie est bien superbe. — Adieu, Dorsan. — Adieu, mon cher Belmont Mesdemoiselles, vous m'admettrez quelquefois à l'honneur d'admi-

rer vos talens : quelque précieux qu'ils soient, ils le seront toujours moins que vos charmes. »

Cécile et Stéphanie sourirent malignement; Alexis haussa les épaules; Dorsan se retira en faisant une pirouette; et M. Belmont, qui parut affligé de la conduite de Dorsan, lui dit d'un ton concentré : « Nous nous reverrons, il le faut. — Sans doute il le faut, répondit Dorsan, et mon cœur l'exige ; il a des droits sur le vôtre... — Plus que vous ne le croyez peut-être. »

« Il est mon ami, disait Dorsan lorsqu'il fut remonté dans sa voiture; mais il est par fois pédant. Depuis quelque tems surtout il met dans ses témoignages d'amitié une emphase.... puis des énigmes, et tout cela d'un ton à faire pitié, si ce n'était pas le meilleur des hommes. Du reste, je suis libre de mes paroles et de mes actions; je

ne suis plus d'âge à être sous la férule d'un mentor. Je me sens appesanti de sa conversation, et j'en suis plus las que du voyage. Allons secouer cet ennui. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages

[illegible]

[illegible]

